This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GN
64.5
.C43

A 408380

TAIRE
PAIRE

GN
645
C43

Vignaud
4-15-30

ÉTUDE

SUR

L'ETHNOGRAPHIE DE L'AFRIQUE.

Chaix, Paul Georges Gabriel

L'étude des races qui peuplent l'Afrique présentait, il y a trente ans, une grande simplicité. A l'exception des nations historiques des bords de la Méditerranée, dont l'origine caucasienne était évidente, le reste de ce continent était l'apanage des Nègres, et la race nègre se reconnaissait à sa chevelure laineuse, à sa grande bouche encadrée de lèvres épaisses, à sa peau noire, à des dents obliquement implantées, un talon récurrent, des formes épaisses et massives, des yeux jaunes ou bruns, et un angle facial aigu correspondant à une intelligence peu développée. On reconnaissait encore à l'extrémité méridionale de l'Afrique l'existence d'un rameau particulier de nègres bruns comprenant les Hottentots et les Cafres, et comme on n'admettait pour la race nègre qu'un type unique, on se trouvait placé dans une opposition insurmontable en apparence avec les enseignements de l'Écriture Sainte.

Après vingt années il ne me reste plus de doute sur la nécessité de refaire cette étude et je prends la liberté de vous la présenter d'une manière beaucoup moins savante que Prichard, mais tout à fait indépendante de ses travaux.

La région de l'Atlas et la vallée du Nil nous occuperont d'abord pour y faire la part incontestée des peuples caucasiens qui les habitent dès la plus haute antiquité. Nous y voyons des peuples appelés Libyens, Massyles ou Numides, Massésyles, et Maures ou Maurusiens. Rien dans les auteurs anciens ne nous autorise à supposer qu'ils fussent d'une race différente des autres peuples riverains de la Méditerranée. Ils nous sont connus par les rapports des Phéniciens qui colonisèrent une grande partie des côtes, des Grecs établis dans la Cyrénaïque et des Romains qui soumirent les uns et les autres. Salluste nous apprend qu'au delà du littoral de la Numidie vivait la nation des Gétules partagée entre le séjour du pays de Tuggurt (dont le nom s'est conservé sans altération) et des solitudes où ils nomadisaient, et qu'ils avaient pour voisins au sud les Éthiopiens : *Super Numidiam Getulos accepimus, partim in Tuggurtis, alios incultius vago agitare, post eos Æthiopas esse. (Sallust. de Bello jugurth.)*

Nous lisons dans Pline[1] que l'Achéen Polybe reçut de son ami Scipion Émilien le commandement d'une

[1] Hist. nat. l. V, c. I, p. 9.

flotte avec laquelle il navigua en dehors du détroit des Colonnes d'Hercule, 213 milles au delà de Lixus, c'est-à-dire jusqu'au voisinage de la ville moderne de Mazagan dans l'empire de Maroc. Au delà de ce point il trouva d'abord les Gétules Autololes, les Éthiopiens Pérorses, derrière eux les Pharusiens avec les Gétules Daras, puis les Éthiopiens Daratites avec un fleuve plein de crocodiles et d'hippopotames qui doit se trouver avec un nom presque intact dans une province de l'empire de Maroc située au sud-ouest de l'Atlas. Cette position est d'autant plus aisée à deviner qu'il est dit que dans cette dernière partie de sa navigation il suivit sans interruption le pied des montagnes de l'Atlas.

Strabon, moins explicite, se borne à dire [1] que les parties occidentales de la Maurusie sont occupées par des peuples appelés Maures par les Romains, nation libyenne, nombreuse et fortunée, qui habite en face de l'Ibérie.

Sous le règne de Claude [2] ce même pays fut parcouru par les armées romaines, et, dépassant les limites fixées par Auguste, Suetonius Paulinus, le conquérant de la Bretagne, s'avança même à quelques milles au delà de l'Atlas, qu'il appelle *Dyris* et qu'il vit couvert d'arbres gigantesques. C'est dans cette partie qu'habitaient les Éthiopiens Pérorses. Puis,

[1] L. XVII, cap. 11, p. 450.
[2] Pline, l. V, c. 1, p. 9.

ajoute Pline, par l'extinction presque totale des Maures et des Massésyles, la Tingitane ne fut plus habitée que par les Gétules, surtout de la puissante tribu des Autololes, qui en partageaient les immenses forêts avec des éléphants. Ces animaux s'avançaient jusqu'au mont Abyla en face de Gibraltar.

« Au delà du pays des Gétules nous trouvons, dit-il, les Libyégyptiens, puis les Leucéthiopiens ou Éthiopiens Blancs, et plus loin les peuplades éthiopiennes auxquelles le voisinage du fleuve Nigir a fait donner le nom de *Nigrites*. »

Strabon, si laconique sur les extrémités occidentales de l'Atlas, mérite d'être à son tour, ainsi qu'Hérodote, notre guide dans la Libye orientale : « L'intérieur des terres au-dessus de la Grande Syrte et de la Cyrénaïque est, dit-il,[1] habité par les Libyens : on trouve d'abord les Nasamones, puis quelques tribus de Psylles, de Gétules et de Garamantes : plus à l'orient encore sont les Marmarides, voisins de la Cyrénaïque et du temple d'Ammon. » Ces peuples furent bientôt aux prises avec les Romains ; Lucius Corn. Balbus de Cadiz, vainqueur des Garamantes, triompha, 18 ans avant l'ère chrétienne (l'an de Rome 735) pour la prise de Cydamus (Gadames), de Garama et de 25 villes ou peuplades.

S'il était permis de chercher quelques faits ethnologiques dans ces maigres documents, je dirais que

[1] Strabon, liv. VII, par. XVIII, p. 489.

Pline et Strabon semblent considérer tous ces peuples indigènes de l'Afrique septentrionale, les Gétules, les Garamantes, les Nasamones, comme les membres de la grande famille libyenne, et qu'ils y rattachaient les Maures et les Massyles ou Numides, et, probablement aussi, les peuples qu'ils désignent par le nom d'Éthiopiens Blancs. Quant aux Éthiopiens *Nigrites* qui tiraient leur nom du Nigir, ils devaient être nègres, car si ce fleuve a désigné le Niger, il n'a pu être connu des anciens sans son cortége de peuples noirs.

L'histoire de Procope atteste suffisamment que si la plupart de ces peuples ont été soumis par les Romains, ils ont cependant conservé leur existence et repris leur indépendance, grâce à leurs déserts et aux montagnes peu accessibles de l'Atlas.

Les résultats de la conquête des Arabes, pendant la seconde moitié du septième siècle, paraissent avoir dépassé ceux de la conquête romaine. La race libyenne ou berbère fut non-seulement soumise, mais partiellement déplacée; elle s'associa à la conquête de l'Espagne, sous les ordres de Tarekh, général berbère de naissance; une partie des puissantes tribus des Zénètes (Zenatas) et des Gomères s'établit en Andalousie. Mais, comme c'est à partir de cette époque que la Barbarie est inondée de tribus bédouines, sans compter la population arabe des cités et des cantons cultivés, que l'on nomme peut-être improprement des Maures, il est permis de penser qu'une

partie des Libyens ou Berbères prit, en cédant la place aux conquérants, une direction opposée à celle de l'Espagne et s'enfonça au sud jusqu'aux confins du Soudan. Il y a toute une lisière de ce pays qui, sans être située sur les grands fleuves du Niger et du Sénégal et sur le lac Tchad, fut autrefois habitée par des noirs et ne tarda pas à céder la place à la race libyenne; c'étaient les pays de Four, de Ouaday, de Kanem, d'Asben, de Masina, d'El-Hodh, de Walata, d'Azer Aswanek, limités au nord par le 18e degré de latitude septentrionale, qui, au moyen âge, formaient encore des royaumes nègres [1]. La race berbère s'est conservée dans les portions suivantes de la région de l'Atlas: la Petite et la Grande Kabylie, ainsi que les montagnes au nord de Lalla-Magrania dans l'Algérie occidentale. Toute la région montagneuse de l'empire de Maroc entre Maroc, Fas et Draha, est occupée par la nombreuse et vaillante nation des Schelluhs [2], la branche la plus nombreuse de cette race libyenne.

Si de l'Atlas nous descendons au sud vers le Sahra nous le trouvons en très-grande partie occupé par la nation célèbre des Touariks (aussi nommés Tawareghs et Tarki ou Targhi), qui se donnent à eux-mêmes le nom d'Amazigh [3], qui signifie *libres*, par opposition à celui d'Imghad donné par eux à certaines

[1] Desborough Cooley, Negroland of the Arabs, passim.

[2] Schillouks ou Schilha. Le capitaine John Washington les trouve à peine distincts des Kabyles de l'Algérie.

[3] Amoschagh au singulier; Imoschagh au pluriel.

peuplades du pays de Ghrat qu'ils ont réduites à la condition d'ilotes. Ce peuple est intéressant, moins par son caractère cruel et ses habitudes de pillage, que parce qu'il a conservé la langue et l'écriture des Libyens, les anciens voisins de Carthage. Distinguer parmi toutes ces tribus de Touariks, de Schillouhs, de Kabayls [1] quels sont les descendants spéciaux des Massyles, des Gétules et des Maures de l'antiquité, est devenu chose impossible de nos jours, mais les Berbères n'en forment pas moins les héritiers directs du sang des Libyens de l'antiquité.

Dans la vaste étendue du Sahra occupée spécialement par les Touariks on distingue sous les noms de Hogar [2] et d'Azkar [3] les Touariks occidentaux et orientaux. Plus au sud ils ont expulsé les nègres du pays d'*Asben* auquel ils ont donné le nom actuel d'Aïr ou Ahir, et on les trouve même établis depuis longtemps [4] sur les deux rives du Niger à 100 milles au nord-ouest de Yaourie et à 150 milles au sud-ouest de Sokoto ou Sackatou, sur une étroite bande de territoire nommée Dindina.

Il reste peu de chose de la fameuse et vaillante tribu berbère des Zenètes ou Zenata qui, au milieu

[1] Kabayls et non Kabyles signifie seulement les *tribus*.

[2] Les Hongar, Akkar, ou Augars sont les Touariks de Touat jusqu'au Niger.

[3] Les Azkar, ou Azghar, sont les Touariks de Ghrât et du Fezzan; les Kailouï sont les Touariks d'Asoudi et d'Aïr. Barth et Richardson.

[4] Barth.

du huitième siècle, donna un asyle sous ses tentes au dernier rejeton des kalifes Omiades et l'aida à fonder le kalifat de Cordoue.

Les oasis du désert de Libye, Audjilah, Ghadames[1], Sokna, Si-Ouah, sont encore habitées par la race libyenne, ainsi que M. Cailliaud a pu s'en convaincre dans son voyage à l'Oasis d'Ammon (Si-Ouah), où se parle encore, selon Jackson, la langue des Schillouhs.

A l'autre extrémité du désert, enfin, le fleuve Sénégal a reçu son nom du voisinage de la tribu des Zenagha ou Senhadja, autrefois les seuls habitants du Sahra occidental, maintenant réduits à un petit nombre [2].

M. Faidherbe considère les Schillouhs de l'Atlas marocain comme ayant conservé le plus pur des idiomes de la langue berbère. Ils ont les cheveux bouclés et soyeux. Mais, d'autre part, les Touariks Kelaouï du pays d'Ahir, de Tintellust et d'Asoudi, qui font en grand le commerce des esclaves, ont considérablement altéré le teint et les traits de leur race par leurs mariages fréquents avec des négresses.

ARABES.

On conçoit aisément qu'au septième siècle les Bédouins, conquérants de la Mauritanie, aient quitté

[1] Dans l'oasis de Ghadamis, visitée par Laing et plus récemment par M. Dickson, consul anglais à Tripoli, une population berbère parle un idiome touarik.

[2] A Taganet.

leur aride patrie pour s'établir dans les régions plus favorisées de la Barbarie qu'ils nommaient Al-Mogreb ou Gharb (l'occident); mais cette émigration des conquérants les a portés jusqu'aux solitudes du Sahara, aussi inhospitalières que celles de l'Hedjaz et du Nedjed. Les Arabes Schaambahs ou Schambats sont une peuplade pillarde établie près de Ouregla sur la limite méridionale du Sahara algérien, entre les Maures et les Touariks. Sur toute la côte occidentale du désert, des hordes de pasteurs arabes, nommés Maures, ont supplanté l'ancienne population berbère. M. le colonel Faidherbe, gouverneur de la colonie française du Sénégal, énumère leurs tribus et les dépeint, mais il avoue qu'à une certaine distance de la côte il y a des tribus qui échappent à une classification absolue, parce que leur langage, leurs traits et leurs traditions ne permettent pas de distinguer en eux l'élément arabe de l'élément berbère (Zenagha ou Senhadja). Les navigateurs portugais du quinzième siècle confondent sous un même nom de Maures les Arabes, les Berbères et souvent même les nègres. — Brue, dans ses voyages à la Sénégambie, de 1697 à 1718, fut le premier à dire que, sur la rive droite du Sénégal, ces *Maures* étaient des Arabes, un peu plus basanés que les Européens, et Geoffroy de Villeneuve, de 1785 à 1788, donna quelques détails sur les Maures Braknas et les Trarzas aujourd'hui bien connus.

Les migrations des Arabes, comme celles des Ber-

bères, ont franchi les limites septentrionales du Soudan. Barth [1] a vécu dans le Kanem avec les faibles restes des Beni Sliman (fils de Solyman), Arabes turbulents venus des bords de la Grande Syrte au pays de Kanem et presque détruits par les Touariks depuis leur retraite au bord septentrional du lac Tchad. Le même voyageur a revu sur le bord méridional de ce lac les Choua Daghana [2], déjà visités par Denham, dont la langue est un arabe plus pur que celui de la Barbarie et qui provient de l'Hedjaz.

La dernière nation saharienne sur l'origine de laquelle il plane encore des doutes est celle des Tibbous [3], qui occupent dans la partie orientale du désert un espace triple de la France. Le major Denham, le premier voyageur qui les ait visités et décrits, dit que quelques-unes de leurs femmes avaient des traits fort agréables; que leurs dents blanches contrastaient avec le noir éclatant de leur peau; que les hommes, très-laids à Bilma, avaient les narines assez ouvertes pour pouvoir y enfoncer jusqu'au fond avec leurs doigts le tabac dont ils se régalent. Plus au sud (à Kachifery) les femmes lui parurent jolies, avec un front haut et un teint plus cuivré qu'à Bilma.— Enfin les Tibbous de Gonda, les plus voisins des nègres, avaient les yeux grands, saillants et intelligents, la

[1] Vol. III.

[2] Les Arabes du lac Tchad portent au Bornou le nom générique de Chouâ et au Baghermi celui de Chiwa.

[3] Tébou ou Tida (Barth).

bouche grande, le nez aplati, mais le front élevé et le visage cuivré[1]. Ces détails fort maigres et passablement contradictoires avaient engagé le grand géographe Ritter à compter les Tibous comme une branche de la grande famille berbère. Le comte d'Escayrac de Lauture pense au contraire que ce sont des nègres, parce qu'il a trouvé à un Tibou, esclave au Caire, la peau très-noire et le même type de visage qu'aux nègres du Baghermi et du Bornou, et que, sur un vocabulaire de cinquante mots de la langue tibbou, il ne trouva pas de ressemblances avec le berbère[2]. Le témoignage de Denham permet encore le doute sur la valeur de ces raisons, et nous le garderons, ainsi que le savant Latham le fait sur les caractères de ce dernier peuple de l'Afrique septentrionale.

ETHNOGRAPHIE DE LA VALLÉE DU NIL.

Je dois me borner à citer, sur l'origine des anciens Égyptiens, le passage suivant d'une lettre de M. Lepsius, adressée de Nubie à M. Bœkh, le 10 septembre 1844, et insérée dans les *Annales des Voyages*[3].

[1] Denham, p. 172, 174, 181.

[2] Bulletin de la Société de Géographie de Paris, n° 55. Juillet 1855, p. 57 et 73. — Août 1855, p. 122.

[3] Ann. des Voy. 1845, vol. III.

« L'affinité caucasique de l'ancienne langue égyptienne, que je crois avoir signalée le premier en 1835, par la comparaison des dérivés pronominaux, et, en 1836, par celle des noms de nombre, est aujourd'hui une chose généralement admise et décisive en faveur de l'origine asiatique des Égyptiens. D'un autre côté, l'affinité de la langue Ghîz de l'Abyssinie avec les rameaux des langues sémitiques démontre également que le peuple abyssin est aussi venu de l'orient. »

Si de l'Égypte nous remontons le Nil jusqu'en Nubie et en Abyssinie, cette ancienne *Æthiopia supra Ægyptum*, pour y chercher l'origine et l'état ancien des peuples qui l'habitent, Diodore de Sicile [1], après avoir décrit les splendeurs de Méroë, nous dit « qu'il existait encore beaucoup d'autres tribus éthiopiennes, dont les unes habitaient les deux rives du Nil et les îles formées par ce fleuve, les autres occupaient les confins de l'Arabie (c'est-à-dire l'intervalle compris entre le Nil et la Mer Rouge), et d'autres vivaient dans l'intérieur de la Libye. Presque tous ces Éthiopiens et surtout ceux qui sont établis sur les rives du Nil, avaient la peau noire, le nez épâté et les cheveux crépus. Leurs mœurs étaient sauvages et féroces comme celles des bêtes auxquelles ils ressemblent. Leur corps était sale et leurs ongles très-longs. »

Diodore décrit ensuite avec de certains détails de mœurs et, ce qui vaut mieux, de position géographi-

[1] Diod. Sic., lib. III, 3.

que, des nations d'Éthiopiens chasseurs, d'Éthiopiens éléphantomaques, les Simes (nez camus), et aux limites extrêmes de ces régions méridionales, les Cynamolgues (tetant les chiennes), qui avaient d'innombrables troupeaux de bœufs. Il place sur les bords de la Mer Rouge des Ichthyophages, et dans les montagnes voisines des peuples de Troglodytes nomades. Dans les régions plus méridionales, il fait mention de prairies submergées, marécageuses, couvertes de roseaux et pleines d'insectes malfaisants, d'immenses troupeaux de bœufs, d'éléphants et de lions.

La comparaison que nous avons faite de tous les passages rend évident pour nous que Diodore et Strabon ont puisé aux mêmes sources. Ils doivent des fables à Artémidore d'Éphèse (liv. 8e) et des citations importantes au grand Ératosthène et à Agatharchide de Cnide (lib. II); mais les citations de Diodore, plus détaillées que celles de Strabon, laissent facilement deviner qu'il s'agit de régions beaucoup plus lointaines que la Nubie, situées sur le cours supérieur du Nil Blanc ou de ses tributaires.

Dans la Nubie orientale, Ératosthène plaçait la nation des Blemmyes, et sur la rive opposée, c'est-à-dire la *rive gauche* du Nil, les Nubœ, grande nation de Libye qui s'étendait depuis Méroë jusqu'aux coudes formés par le Nil: « Ils ne sont point, dit-il, soumis aux Éthiopiens, mais ils vivent indépendants, partagés en plusieurs royaumes [1]. » Ératosthène dit positive-

[1] Liv. XVII, c. 1, p. 310, 311. — C. I, par. XXIII, p. 440.

ment que la rive occidentale du Nil était habitée par les Libyens, tandis que la rive opposée était occupée par les Éthiopiens, et que ces peuples se disputaient les bords du fleuve et ses îles. Par Éthiopiens il entendait les peuples civilisés de Méroë qui, au dire de Diodore, avaient donné aux Égyptiens deux systèmes d'écriture, beaucoup de leurs usages, et passaient pour être les plus anciens habitants du pays.

Ajoutons un passage du roi Juba, cité par Pline [1], qui affirme que les peuples qui bordent le Nil, de Syène à Méroë, ne sont point des Éthiopiens, mais des Arabes; qu'Héliopolis même avait été bâtie par les Arabes. Juba compte 68 villes ou bourgades sur l'une et l'autre rive du Nil. Cette assertion est obscure en ce qu'elle ne spécifie pas une rive du Nil plutôt que l'autre; mais elle serait fort importante si, comme cela est fort probable, elle ne concernait que la rive droite habitée par les Blemmyes dont elle attesterait ainsi l'origine.

Le témoignage d'Ératosthène, de Diodore, de Pline et de Strabon constate, en résumé, l'existence de deux races différentes, des nègres au sud-ouest et d'une nation civilisée, les Éthiopiens (peut-être d'origine asiatique), sur la rive droite du Nil.

Examinons maintenant les changements que cette distribution de la Nubie peut avoir éprouvés.

Les habitants actuels de la Nubie sont, au nord,

[1] Liv. VI, p. 34.

les Barabras ou Berbares, les Mahass ou Méhas et les Dongolas, les Bischaryi à l'est, les Nubas, les Arabes et peut-être des nègres au sud.

Les premiers, habitants des rives du Nil dans la Nubie septentrionale, sont tous compris par M. Lepsius sous le nom de Nuba [1], et y parlent depuis la limite de l'Égypte jusqu'à Berber et au voisinage de Schendi, plusieurs dialectes de la même langue (Nôbînga). Les Barabra [2] et les habitants du Méhas et du Dongola sont des branches de cette famille de peuples, et M. Latham s'accorde avec Lepsius pour reconnaître l'affinité de leurs dialectes.

La langue nuba est aussi parlée en partie dans le nord du Kordofal. Mais Latham place encore dans le même groupe des peuples noirs situés plus au sud aux limites du Kordofal, et même les Schillouks et les Denkas du Nil Blanc, qui présentent au superlatif les traits physiques de la race nègre. Lepsius les en repousse comme parlant une langue nègre tout à fait étrangère. Tel n'est pas le cas des Nubas des bords du Nil. Lepsius les appelle les Nubas *bruns* ou *rouges*. Brun-Rollet les trouve non pas rouges, mais d'un jaune assez clair dans le pays de Dongola [4], et

[1] Leur nom propre est *Nop* ou Nuba, au pluriel Nobîga; et leur langue se nomme nôbînga.

[2] Barabra est le pluriel de Berber.

[3] Brun-Rollet, Nil Blanc, p. 214, 216.

[4] Ritter donne les Barabras comme ayant de beaux traits, avec une peau de la couleur de l'acajou très-foncé, tandis que les Mahass seraient très-noirs avec des lèvres nègres.

dit que jusqu'aux frontières méridionales de la Nubie et vers les montagnes au sud-ouest de Sennaar, vivent des peuples Nubas de couleur bronzée [1], dont les cheveux à demi-crépus et frisés, le nez moins aplati que celui des nègres, les pommettes des joues peu saillantes et tous les traits les rapprochent de la race sémitique.

La fameuse nation du Foungis ou Nubas, qui fonda Sennaar en 1480 et y domina près de 400 ans, a la peau de couleur bronzée, de nuances plus ou moins obscures, et les cheveux assez courts et frisés.

Holroyd [2] reconnaît également que dans la moderne Khartoum le teint est d'un brun foncé. Telle paraît avoir été l'opinion d'un voyageur plus récent, plus spirituel que scientifique [3], qui semble reconnaître avec plaisir l'impression que fit sur lui la beauté des femmes nubiennes. La population d'El Obeid, la capitale du Kordofal, se compose des mêmes éléments. Les hommes y sont grands et bien faits; leurs traits sont beaux, leur peau d'un brun foncé, leur chevelure très-longue et légèrement frisée. Leurs femmes sont belles.

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici que des habitants de la rive gauche du Nil. Sur la rive droite et

[1] Les Noba-Anaidj dans les montagnes de Gouleh, au sud-ouest de Sennaar.

[2] Holroyd, Journey to Kordofan. Journal of the R. Geographical Society of London. Vol. IX, part. 2d, p. 169, 178.

[3] Charles Didier, Cinq cents lieues sur le Nil, passim.

particulièrement dans cette espèce de triangle formé par la rencontre du Nil Blanc avec l'Atbara, que les anciens appelaient l'île de Méroë, se trouve le grand peuple des Bischarîyn que beaucoup de voyageurs qualifient d'Arabes parce qu'ils mènent en partie une vie pastorale.

On place à côté d'eux et plus au sud, dans le pays de Takka, les Adendoas [1], qui n'en sont peut-être qu'une puissante tribu, car Salt en énumère huit fixées entre le Nil et Souakin. Ces Bischarîyn habitent aussi le pays de Taka. Ch. Didier les a vus d'un brun d'acajou avec des cheveux lisses. Toutes ces tribus sont musulmanes et nomades.

M. Lepsius attache une grande importance à l'étude de cette race brune ou bronzée, car il voit en eux les descendants de ces Éthiopiens de Méroë et de Napata qui ont laissé sur toutes les rives du Nil tant de monuments de leur ancienne civilisation, qui s'y représentent eux-mêmes de couleur brune, qui ont aidé les Égyptiens à expulser les Hycksos de la Basse Égypte, et qui, selon Diodore [2], plaçaient sur la tête de leurs rois une mitre semblable à la coiffure des Pharaons. Le Dr Lepsius a trouvé en Nubie de nombreuses inscriptions en caractères démotiques égyptiens et en lettres grecques, mais dans une langue inconnue, et il soupçonne qu'elles appartiennent aux

[1] Ou Hadendoah, Arandoah de Salt. Didier, 50 jours dans le désert. 1854, II et III.

[2] Diodore de Sicile, III, 3.

Éthiopiens civilisés qui ont couvert de pyramides les environs de Napata et de Méroë, leurs deux capitales. Or il prétend trouver les descendants de ces Éthiopiens dans les Bischarîyn du Taka, dont les traits sont nobles et presque européens, et qui font encore usage d'une langue riche et abondante. Il renonce à associer cette langue à celle que parlaient les anciens Égyptiens, dont elle lui semble différer sous le rapport lexicographique aussi bien que par ses formes grammaticales; mais il insiste d'autre part sur ce que les auteurs anciens que nous avons cités parlent toujours de ces Éthiopiens, associés à la civilisation égyptienne, comme d'un peuple absolument distinct des Nubœi qui étaient d'origine occidentale et que Strabon appelle des Libyens.

Le comte d'Escayrac de Lauture[1] doute cependant de la possibilité de rattacher la langue bischarîy ou plutôt bedja[2] aux langues indo-européennes, et s'appuie sur un vocabulaire trop court peut-être pour faire absolument autorité.

Un autre savant français[3], le Dr Peney, bien mieux qualifié comme médecin en chef de l'armée égyptienne, dès longtemps fixé en Nubie, assure que tous les peuples indigènes de la Nubie (les Mahass, les Danagla[4], les Ababda, les Bicharrîyn, les Adendah,

[1] Bull. Soc. Géog. de Paris. Juillet 1855, p. 55.
[2] Bega de Lepsius.
[3] Bulletin Soc. Géog. de Paris. Mai 1859, p. 323.
[4] Habitants de Dongola.

les Halanga, les Soukina) offrent entr'eux au physique comme au moral des traits de ressemblance qui les font reconnaître et les distinguent des autres races avoisinantes. Cette opinion sur les traits physiques de ces races nubiennes dont M. Peney fait une seule famille n'infirme pas celle du Dr Lepsius sur l'histoire spéciale et sur la langue des Bicharrîyn. Cette langue les unit aux habitants de Souakin, aux Adareb et aux Ababdeh ou Ababda, peuplade de couleur foncée, à cheveux lisses, qui parle un idiome non arabe et habite le nord-est de la Nubie et même le sud-est de l'Égypte. Tous reconnaissent leur descendance d'une ancienne nation nommée les Bedjas ou Begas.

ARABES.

Disséminées au milieu des descendants des Nubas et des Bedjas, que nous pouvons appeler les vrais indigènes de la Nubie, vivent des tribus arabes, ainsi que nous en avons vu dans le désert de Sahara. Tout le pays autour de Khartoum en est peuplé. Les Hassaniyeh vivent au sud-ouest de cette ville sur la rive gauche du Nil Blanc et dans le coude du Nil voisin de Berber; les Kababich (ou Kubbabish des auteurs anglais), établis dans le désert de Bayouda, tirent leur origine, suivant M. Parkins[1], des Howàra, tribu

[1] Mansfield Parkins. Journal of the R. Geographical Society of London. Vol. XX, part. 2d, p. 255.

qui de Tunis avait fui vers la Haute-Égypte. Le cheîk Mohamed el Townsy compte avec les Béni Jérar neuf tribus d'Arabes Bédouins sur les frontières du Dar Four. La plupart des Arabes de la Nubie parlent un idiome extrêmement pur, celuï du pays de Hedjâz, et se disent les descendants de ceux des Koreïchites ou Arabes de la Mecque, qui préférèrent émigrer en Afrique plutôt que de reconnaître pour prophète et pour souverain Mohamed leur concitoyen.

Les Arabes Shukeriehs[1], habitants des bords de l'Atbara, sont grands, beaux et ils ont le teint clair; mais le Dr Lepsius voit encore tout le long du Nil jusqu'à Fazoglou des peuplades brunes qui, depuis les limites méridionales de Dongola, parlent arabe sans exception, et nous nous demanderions volontiers avec le Dr Lepsius si elles l'ont toujours parlé. Le Dr Werne regarde aussi comme des Kabyles les Schaïgië qu'il a rencontrés dans le pays de Taka.

ABYSSINIE.

Si le classement des peuples de la Nubie présente quelques complications, les difficultés sont encore plus grandes pour l'Abyssinie, pays qui, sur une étendue de 36,000 lieues carrées, un peu supérieure à celle de la France, est hérissé d'une trentaine de nationalités différentes. Ici cependant nous avons l'a-

[1] Linant, Voy. sur le Bahr el Abyad, Journ. R. Geog. Soc. London. Vol. II, p. 189.

vantage d'un terrain mieux étudié, quoique bien imparfaitement encore. Les Abyssiniens qui professent la religion chrétienne ont excité assez d'intérêt pour être depuis trois cents ans visités par des voyageurs chrétiens de toutes les croyances. On sait que, pour atteindre le plateau qu'ils habitent, il faut auparavant franchir le territoire brûlant qu'habitent au bord de la Mer Rouge les tribus Danakil, d'une race et d'une religion différentes.

Bruce[1], qui a étudié les chroniques plus ou moins véridiques des Abyssiniens chrétiens, nous apprend que ce peuple fait remonter son origine à Cusch, petit-fils de Noé, dont les descendants auraient fondé Axoum, leur ancienne capitale, avant le temps d'Abraham (1808 avant J.-C.), et plus tard Méroë. La chronique d'Axoum s'attribue aussi la fameuse reine de Saba, l'appelle Makeda, et fait descendre une longue série de rois de Menilek, le fils qu'elle aurait eu de Salomon. Par la fondation d'Axoum le siége de l'empire resta longtemps fixé dans le Tigré, l'une des provinces les plus septentrionales de l'Abyssinie, et on parla généralement la langue de cette province, appelée la langue Ghîz (Ghees). Le siége de l'empire ayant été successivement transféré dans les provinces plus méridionales de Lasta, de Choa, et enfin à Gondar, dans l'Amhara, la langue amharique devint et es encore la langue nationale des Abyssiniens chré-

[1] Vol. II, liv. II, p. 177, 182, 188, 217.

tiens et supplanta le ghîz, qui n'est plus que la langue littéraire et sacrée[1]. Or, l'une et l'autre de ces langues ont avec l'arabe ancien des rapports qui, joints aux caractères physiques, sur lesquels nous reviendrons, rendent évidente l'origine schémitique du véritable peuple abyssinien auquel M. Ch. Beke donne le nom d'Éthiopiens[2]. M. Antoine d'Abbadie trouve dans la langue amharique un fond d'expressions schémitiques combiné avec une grammaire chamitique.

Chacun sait la découverte faite par le capitaine Wellsted des palais et des inscriptions laissés à Nakb-al-Hadjar dans l'Hadramaut par les Himiarites ou Homérites, cet antique peuple puissant et civilisé dans l'Arabie méridionale[3]; inscriptions dont le nombre a été bien augmenté par le voyage de M. Arnaud dans l'Yémen; or, M. Bird, secrétaire de la Société asiatique de Bombay, aidé des recherches de Gesenius, conclut que les inscriptions d'Himiar, de même que les inscriptions éthiopiennes d'Axoum en Abyssinie, sont écrites dans une langue dérivée du phénicien en lettres correspondantes aux caractères des Hébreux et des Phéniciens, mais écrites de gauche à droite. L'inscription trouvée par Salt à Axoum est en même

[1] Le ghîz est cependant encore parlé dans un district d'Hamazen.

[2] Nous avons vu plus haut Lepsius donner aussi le nom d'Éthiopiens aux ancêtres des Bidjas de la Nubie.

[3] Voir Journ. Soc. R. Géog, de Londres. Vol. VII, p. 20.

temps un mélange d'arabe et de ghîz, en caractères semblables à ceux des médailles des Machabées, et elle rapporte qu'un nommé Jean, évêque d'Éthiopie, envoyé dans ce pays par l'empereur Justin, oncle de Justinien[1], en 521 de notre ère, instruisit, *depuis le voisinage de la rivière* (le Nil?) *les Sabéens de l'Hazramaa,* c'est-à-dire les Arabes de l'Hadramaut. Tous les historiens grecs et chrétiens attestent les navigations des Phéniciens dans la Mer Rouge, et, ce qui achève de prouver les anciens rapports d'origine des peuples voisins de l'Abyssinie et de l'Arabie méridionale avec les peuples araméens du nord, c'est que

[1] La chronique d'Axoum reconnaît pour apôtre des Abyssiniens Frumentius, qui devint leur évêque vers l'année 300 de Jésus-Christ. Toutefois Justinien et sa femme Théodora, considérant cette conversion comme non avenue tant que les chrétiens d'Éthiopie restaient étrangers aux controverses théologiques du clergé byzantin, se disputèrent (528) leur conversion aux dogmes opposés des monophysites et des catholiques.

Une inscription éthiopienne un peu antérieure à l'année 521 de l'ère chrétienne trouvée dans un puits d'Axoum par M. Sapeto, missionnaire, un peu avant l'arrivée de Rüppel, atteste que les Nobas ou Nubas païens, ayant envahi et saccagé le royaume d'Axoum, furent poursuivis par le roi d'Abyssinie Tazéna, fils d'Ala-Amieda, qui en fit, au passage du Takkazé, un massacre tel, que le lit fut comblé de cadavres; il leur prit ensuite la ville de Seïda, y détruisit les idoles, y substitua le christianisme et soumit le pays jusqu'à la *Nubie Rouge.* Il compte ensuite un total de 1527 ennemis adultes et enfants tués, pris ou emmenés en esclavage, résultat bien mesquin et qui rappelle les inscriptions pharaoniques d'Abou Simbal et de la Thébaïde. — Mém. de M. Sapeto, Nouv. Annales des voyages. Paris 1845, p. 303.

Massoudi, dans son livre des *Prairies d'or*, et d'autres historiens arabes rapportent au sujet des descendants de Khatan ou Yoctan, le patriarche de l'Arabie méridionale, qu'ils parlaient le syriaque antérieurement au mélange des divers dialectes qui constituent actuellement l'arabe.

L'ancienne langue ghîze, négligée dans toute l'Éthiopie, est cependant encore parlée dans un district de la province d'Hamazen. M. Antoine d'Abbadie considère comme faisant aussi partie de la famille schémitique le *khasi*, appelé *tégraï*, au sud d'Aïlat, et le *tégraï* parlé dans les hautes terres à l'est du Takkazay, ainsi que dans le Sémen, le Ouaïkaït, le Béra, le Ouasaïa, etc.

Indépendamment des provinces centrales de l'Abyssinie on trouve la langue amharique encore parlée au sud, dans le Choa, dans le pays fort peu connu de Gouragie encore plus au sud, autour des deux ports de Souakin et d'Arkiko sur la Mer Rouge. Enfin, d'après les recherches de tous les ethnologues africains[1], confirmées par la visite récente du courageux capitaine Burton, les habitants de la ville d'Harrar (Hurrur) parlent une langue très-semblable à l'amharique mais l'écrivent avec des caractères arabes. Ils sont célèbres dans l'histoire d'Abyssinie par leur fanatisme musulman et par les guerres dévastatrices que leur

[1] Barker's Report on the site of Harrar. Journ. Roy. Geog. Soc. of London. Vol. XII, part. 2, p. 243.

sultan Ahmed Gran (Mohamed Gragné) fit aux empereurs de l'Abyssinie chrétienne jusqu'en 1537 qu'il périt dans une bataille contre Christophe de Gama. Ils sont isolés cependant du reste des Abyssiniens. Un dernier peuple qui ne l'était pas moins, qui a parlé la langue de l'Abyssinie jusqu'à une époque peu ancienne, habite loin au delà du Nil le pays d'Enarya (Enarea), visité par M. Antoine d'Abbadie. Un autre pays où l'on soupçonnait également bien peu la conservation de l'élément abyssinien, est le Mazaga, pays plat, humide et boisé, qui fait partie de la Nubie orientale plutôt que de l'Abyssinie septentrionale, et dont les habitants avaient à tort jusqu'à présent été comptés comme des Schangallas ou Nègres, et que M. Vayssières déclare appartenir évidemment à la même race que les Abyssins.

AGAOUS.

Toutefois parmi les habitants chrétiens de l'Abyssinie se trouve un peuple considérable sur lequel Bruce fut le premier à donner des détails abondants, je veux parler des Agaous (Agows). Ils habitent en deux grandes divisions le centre de l'empire : 1° les montagnes à l'est du Takkazé, les bords de cette rivière, les pays agrestes de Ouâg (Wag), de Ouay (Way) et de Khamta ou Khamtina, où ils portent les noms de Goualiou Agaous, et surtout de Tcheratz Agaous; 2° un pays beaucoup plus vaste à l'ouest,

au sud-ouest et au nord-ouest du lac Tzana, les provinces d'Agaumider, de Dembea et de Kuara. Leur langue est rude et gutturale[1]. Au temps de Bruce[2] les Agaus de la première division étaient des montagnards redoutés pour leur vaillance, restés presque indépendants et assez indifférents à la religion, quoique ils eussent, au septième siècle, renoncé au culte d'Osiris et de l'étoile de Sirius (Seir)[3], qui était le symbole du Nil, pour embrasser le christianisme. Leurs frères les Agaous occidentaux se regardaient comme une colonie des premiers qui s'était établie en chassant devant elle les Nègres ou Changallas dans les plaines fertiles[4] de l'Abyssinie occidentale. Ils étaient, au temps de Bruce, très-nombreux, laborieux, soumis et riches des produits du sol. Beke a depuis lors parcouru ces mêmes plaines fertiles de l'Agaumider que les troubles et les invasions des Gallas ont presque réduites à l'état de désert.

M. Latham incline à regarder les Abyssiniens ou Éthiopiens d'origine arabe comme les aborigènes et les Agaus comme une nation plus récemment établie dans ce pays. Nous partagerions volontiers l'opinion diamétralement opposée de M. Beke qui ne trouve pas improbable que les Agaous et les Falaschas, dont nous parlerons plus tard, ne soient les restes de la

[1] T. IV, p. 230.
[2] Bruce IV, p. 379. VI, p. 797.
[3] Bruce VI, p. 810.
[4] Journ. Geog. Soc. London. XIV, part. 1, p. 7, 10.

population primitive refoulée et démembrée par l'invasion des étrangers d'origine arabe. Ils sont les seuls Abyssiniens qui fassent remonter leur généalogie jusqu'aux anciens rois tels que Min-Ylik, le fils fabuleux de Salomon. Nous les voyons partout dans la position habituelle des races vaincues, en groupes isolés, soumis, laborieux, agrestes, comme certaines peuplades des castes inférieures de l'Hindoustan. Dans aucune province et dans aucun temps connu nous ne voyons de souveraineté de cette nation. Ils sont encore dispersés en petits groupes au milieu des Abyssiniens, dans une foule de districts entre le Takkazé et le lac Tzana, et, tout récemment encore, M. de Courval, se rendant de Massouah à Khartoum par l'extrémité la plus septentrionale de l'Abyssinie, y vit les Bogoz, peuplade d'anciens chrétiens descendus, selon lui, des Agaus voisins des sources du Takkazé. Notre compatriote, M. Munzinger, qui a passé plusieurs années parmi ces Bogoz, affirme d'une manière non moins positive, que leur souche était de la race des Agaous du Lasta, et que leur langue est encore parlée par les Takoué et assez répandue dans le nord de l'Abyssinie. (Munzinger, Sitten der Bogos. Ziegler, Winterthur, 1859.) Le savant missionnaire M. Beke conclut à la convenance d'admettre dans une même famille de peuples aborigènes, ces Agaus et même deux peuples de la frontière septentrionale, les Dalla ou Schankala du Takkazé et les Takoué ou Bodje, malgré leur surnom de *Barèa* ou Barya qui signifie

esclaves noirs. Les mêmes considérations ont engagé M. Antoine d'Abbadie à former de toutes ces langues et d'autres intimement liées, parlées dans le Sémène et dans tous les pays occupés par les Agaous, une famille qu'il a le premier appelée *langues chamitiques*, et qu'il considère avec raison comme fort importante, car, tandis que les vocabulaires qu'il en a recueillis, indiquent une filiation de ces langues avec les langues Gonga, parlées non-seulement sur une partie des rives du Nil Bleu (Abaï) mais bien loin au delà dans le pays de Kaffa et autres, d'autre part, cette antique langue des Agaous a prêté une partie de ses formes grammaticales à la langue amharique [1] et présente avec elle d'autres ressemblances.

Les recherches de M. A. d'Abbadie se sont également portées sur un peuple dont l'étude devient difficile. Quiconque a quelque notion de l'histoire d'Abyssinie, sait qu'il est vaguement parlé d'un royaume de Juifs autrefois indépendant, dans la province de Sémène, la plus montagneuse et la plus centrale de l'Abyssinie, dont tous les rois passaient pour s'appeler Gédéon et toutes les reines Judith. Les Abyssiniens les appelaient Falaschas. L'histoire [2] abyssinienne constate, en effet, l'existence temporaire d'un état indépendant formé dès le Xe siècle d'un peuple

[1] Lettre de M. A. d'Abbadie à M. Renouard, 1844. — Nouv. Ann. des Voyages, 1845. Vol. II, p. 113.

[2] Bruce IV, p. 76, 78.

suivant le culte mosaïque, gouverné par une reine nommée Judith, dans les montagnes de Foggora, la partie méridionale du Sémène. Ces Juifs furent vaincus [1] en 1268 et n'habitent plus le Foggora; le roi Socinios les força dans le Dembéa d'embrasser le christianisme et on les retrouve dispersés et en petit nombre, ignorants et misérables, presque sans pasteurs, sans livres et sans culte. Gobat ne put réussir à en voir d'assez instruits pour en obtenir quelques renseignements; mais M. Beke [2] et M. d'Abbadie affirment qu'ils sont encore répandus dans toute l'Abyssinie, qu'ils se donnent le nom de *Falasyan*, qui signifie *exilés;* que leur type physique et leur langue montrent suffisamment qu'ils appartiennent à la race chamitique des Agaous; que cette langue est la même que celle qui vient de s'éteindre dans le Dembia, et qui est encore parlée par les Agaous dans le Kouara, et que les noms authentiques de leurs anciens rois ne peuvent pas s'expliquer par les langues sémitiques.

Les observations de M. Lefèvre [3] signalent les caractères physiques de ces diverses races abyssiniennes de manière à montrer combien elles se rapprochent toutes des asiatiques. Nous demandons la permission d'en présenter ici le résumé.

[1] Rochet d'Héricourt, Premier voyage au Choa, p. 183 et suivantes.

[2] Beke, Journal R. Geog. Soc. London XIV, part. I, p. 7.

[3] Lefèvre, Voyage en Abyssinie, I, p. LV.

Les populations qui, par la conformité de leur langage avec la langue guize (celle des plus anciennes inscriptions trouvées à Axoum) paraissent provenir de la première phase de la civilisation abyssinienne (correspondant à l'époque de Ptolémée Evergète), habitent les provinces de l'Amacène (Hamazen, au nord-est de l'Abyssinie); elles sont distinguées par une tête longue et remarquablement étroite pour une race noire; le nez est long et recourbé, les lèvres peu épaisses; leurs yeux, vifs et taillés comme ceux des Arabes, sont souvent enfoncés dans l'orbite; le front est proéminent et ne manque pas d'ampleur, les pommettes de la face sont saillantes, le col étroit; enfin toutes les parties du corps sont bien proportionnées.

Les habitants du Lasta, issus de la deuxième civilisation (contemporaine de l'année 300 environ), ont la tête petite mais bien faite; le nez droit, le front grec, l'œil indien et le profil ouvert. La couleur de leur peau est moins foncée que celle des autres chrétiens, sans en excepter ceux de l'Amhara; leur corps est svelte, le pied et la main petits.....

Les peuples qui vivent aux environs de Gondar et qui forment la population qu'on appelle Amhara, ont le crâne très-large, l'œil d'une beauté remarquable et parfaitement placé dans son orbite, la face peu développée par rapport au crâne, les pommettes saillantes, l'angle facial ouvert et le corps bien proportionné, si ce n'est un développement un peu exagéré

des hanches. Ils ont les cheveux crépus, mais avec de nombreuses exceptions; leur peau varie de teinte à l'infini; cependant elle est généralement d'un brun olivâtre foncé.

DANAKIL.

La nation abyssinienne, que tant de liens rattachent à l'Arabie, en est séparée par une zone de peuples qui lui semblent au premier abord étrangers. Les géographes de l'antiquité que nous avons cités placent dans les montagnes parallèles à la côte de la Mer Rouge une race de troglodytes qui s'étendent en Nubie comme en Abyssinie. L'histoire ne fournit aucune raison de supposer que cette race ait changé de demeure.

La zone maritime de l'Abyssinie porte vers le nord le nom de Samhar et plus au sud celui de Dankali. Les peuples qui l'habitent vivent assez misérablement des produits de la chasse et de celui de leurs troupeaux mal nourris par une terre brûlée par le soleil. Au contraire des Abyssiniens ils professent tous la religion mahométane. Les noms de leurs principales tribus sont au nord les Chohos ou Chihos qui se donnent à eux-mêmes le nom de Torah[1], les Taltals plus au sud, les Hazortas ou Assaortas et les Affar, que les

[1] Salt. — Isenberg and Krapf. Journal R. Geog. Soc. London, Vol. X, part. III, p. 456. 457, 463.— Vater's Proben S. 276.

Arabes appellent les Danakil[1]. Ils ne diffèrent que peu des premiers pour les traits et pour le langage et sont tous de la même race, et les vocabulaires de Seetzen et de Salt paraissent à MM. Krapf et Isenberg les rapprocher des Bicharyins et des troglodytes de la Nubie. Cette population du littoral est remarquable par la beauté des formes et par la régularité des traits, quoiqu'elle ait le teint beaucoup plus noir que la population éthiopienne. On rencontre aussi très-fréquemment chez elle des cheveux lisses, et ce caractère bien tranché devient sensible dès Cosséïr, en Égypte, chez les Ababdehs, et continue partout où il n'y a pas eu de mélange avec les races nègres, dans quelques-unes des tribus Chohos en Nubie, chez les Taltals et les Danakil sur le littoral de l'Abyssinie. Bruce signale les cheveux laineux des Chohos ou Torah, et chez les Danakil d'Adel et d'Aoussa la peau simplement basanée et les cheveux lisses. Rochet d'Héricourt a vu de même une partie des Danakils d'Adel cuivrés et d'autres noirs avec un front large, tandis que leurs femmes ont les lèvres belles et vermeilles[2].

[1] Mot formé de Dankali, qui est le pluriel de Donkolah ou Dongola; les Abyssiniens du Choa les appellent A'dal et les Arabes Adayil qui est le pluriel d'Adel ou Adal.

[2] Bruce, Vol. III, p. 14, 15.— Rochet d'Héricourt, p. 115. — Lefèvre, Vol. I, LV.

SOMÂLI.

Ces peuples habitent même en dehors du détroit de Bab-el-Mandeb, et, par les pays d'Adel et de Mara, pénètrent dans l'intérieur jusqu'aux frontières du Choa. Le petit golfe de Tadjioura les sépare d'un autre peuple avec lequel ils ont beaucoup de ressemblance, les Somâlis, qui occupent le littoral de l'extrémité la plus orientale de l'Afrique depuis Tadjioura jusqu'au cap Jerdaffoun (Guardafui) et jusqu'à l'équateur à 300 lieues plus au sud.

« Les Somâlis, dit lord Valentia, le premier qui les visita, ne sont ni Nègres ni Arabes. » Le capitaine Jehenne, de la *Prévoyante*, les trouve grands et bien constitués; la couleur de leur visage tient le milieu entre celle de l'Arabe et du noir de Mozambique; leurs traits sont réguliers, les yeux grands et bien fendus; les cheveux crépus, il est vrai, comme ceux des Ioloffs, mais plus fins et beaucoup plus longs. Rochet les a également trouvés d'une belle taille avec un grand front et un nez presque aquilin. Leurs lèvres ne sont pas épaisses. Le lieutenant Christophe et le capitaine Burton les décrivent de même. Le capitaine Cruttenden, qui les a visités plusieurs années de suite et a fait connaître leur pays mieux que personne, a appris que les Somâlis de la côte en face de l'Arabie, à l'ouest du cap Jerd Affoun, se disent les descendants d'un cheïkh arabe d'une grande sainteté, nommé

Isaac. Celui-ci épousa, dit-on, sur la côte africaine une femme galla, et ses trois fils repoussèrent dans l'intérieur les anciens habitants de la nation des Gallas, en laissant ses terres à la tribu des Isas qui, nombreux comme les sables de la mer, sont cependant désignés comme des Somâlis. Mais la côte orientale de l'Afrique, depuis le Cap Jerd Affoun jusqu'à l'équateur, est également occupée par des tribus puissantes de Somâlis dont quelques-unes vivent de la chasse dans les montagnes de l'intérieur, tandis que l'on rencontre en outre des familles arabes auxquelles on donne par égard le titre de Shériffs (nobles).[1]

GALLAS.

Aucun peuple ne joue depuis deux siècles dans l'histoire de l'Abyssinie un rôle plus important que les Gallas. Dès 1537, sous le règne de David III, deux provinces méridionales de l'empire, le Bali et le Dawaro, furent occupées par un peuple nouveau venu d'une contrée ignorée au sud. On les appela *Gallas,* ce qui, suivant Rochet, signifie *envahisseurs* et, suivant Beke, *des pasteurs*. Dans leur propre langue ils se nomment *Ilm'Orma* (fils des hommes). Dans la sixième année du règne de Sertza Denghel ou Melec Segued, en 1568, les Gallas firent une véritable invasion. L'empereur

[1] Christopher, Journal R. Geog. Soc. London. XIV, p. 1. — Barker, d°, Vol. XVIII, part II. — Cruttenden, d°, Vol. XVIII, part. 2, p. 136. — XIX.

à la vérité vainquit une de leurs tribus, les Azés, et resta deux ans dans leur pays; en 1594 ils envahirent la province chrétienne d'Enarya; en 1600, Socinios eut à défendre contre eux les provinces de Damot, de Gojam et du Biguemider; de nouvelles invasions eurent lieu en 1637.

Quelques rares victoires chèrement achetées ne sauvèrent pas un pays épuisé par sa lutte précédente contre le sultan d'Harar. Les Gallas étaient une nation jeune et courageuse; leurs innombrables tribus se succédaient dans la lutte et s'incorporaient graduellement au pays, comme autrefois les cinq invasions successives des Gaulois dans la Cisalpine. Fantassins autrefois, ils étaient devenus formidables par leur cavalerie, depuis que la conquête de l'Abyssinie méridionale leur avait livré des chevaux et des pâturages. Ils épouvantaient leurs ennemis par leur nombre et par l'habitude barbare d'arracher aux prisonniers les organes de la génération. Au temps de Bruce ils étaient, comme les Goths l'étaient dans le Bas Empire, au cinquième siècle, établis et naturalisés dans une moitié de l'empire et maîtres indirects de l'autre moitié. Une langue unique, mais entièrement différente de l'abyssinienne, unissait toutes leurs tribus. Ils dirent à Bruce qu'ils avaient autrefois habité des pays voisins de l'équateur où les pluies tombaient à l'inverse de l'Abyssinie. Leurs traditions plus modernes et les recherches de Ch. Beke ne semblent pas avoir éclairci davantage cette question. La plus

grande ignorance a pu régner sur la race à laquelle appartenait ce peuple. Bruce désigne comme un nègre un chef Galla qu'il rencontre[1]. Aujourd'hui les témoignages abondent pour assigner à ce peuple sa place dans la famille des nations. Rochet a vu en eux une belle race, d'un teint cuivré plutôt que noir, plus claire que les Abyssins, dont le nez est aquilin, le front large, droit et relevé, l'expression noble, les cheveux longs et tressés. Leurs femmes sont très-belles.

Beke et le savant Latham sont d'accord pour comprendre dans une même famille les langues parlées par toutes les nations de la partie orientale de l'Afrique, les Gallas, les Somâlis, les Danakil, les Hazaortas et les Chohos. Une fois les Gallas associés à tous ces peuples dont la liaison avec l'Arabie est évidente, il est curieux de savoir jusqu'où s'étend à l'intérieur du continent une nation dont on n'a connu l'existence que du jour où ses armes ont envahi l'Abyssinie. Ils ne vont pas à moins de 200 lieues au sud de ces mêmes frontières. Ils entourent complétement le petit territoire auquel est maintenant réduit l'ancien royaume d'Harar. Le Dr Beke compte cinquante et une

[1] Beke, Distribution géographique des langues de l'Abyssinie, dans l'Atlas physique de Berghaus, F. XIX, liv. p. 10-12, 1850 — Bruce, Vol. II, liv. II, p. 225, 226. — T. III, p. 409, 411, 414, 442. — T. IV, p. 78. — T. VI, p. 423. — Rochet, deuxième Voyage, p. 178. — Beke, Journal R. Geog. Soc. London. Vol. XIII, part. 2, p. 268.

de leurs tribus dans les pays dont ils encadrent et cernent également le Choa et le Gurague. Dans cette dernière direction, chrétiens pour la plupart ils ont trente-neuf monastères. Autour d'Harar ils sont encore payens. Dans le pays d'Enarya la conquête des Gallas mahométans a supplanté l'ancienne race de chrétiens Abyssiniens. Ce pays montagneux a pour voisin au sud le pays plus montagneux encore de Kaffa visité seulement par M. d'Abbadie (1846) et il semble par là que les hautes régions de l'Abyssinie se prolongent bien loin au sud avec les caractères propres aux pays de montagnes. Tous les témoignages concourent à nous les représenter comme habités par des peuples qui n'ont aucun des caractères de la race nègre. Bruce connaissait déjà les *Naréens* ainsi que les Cafféens comme des hommes moins bruns que tous les Abyssins, en ajoutant toutefois que ceux qui vivaient le long des marais étaient excessivement noirs, avec les cheveux et les traits des nègres. La plupart des esclaves amenés du midi en Abyssinie sont des Gallas dont la peau est, sauf beaucoup d'exceptions, plus claire que celle des Abyssiniens et autant que celle des Espagnols. Les esclaves amenés de la contrée lointaine du Zingero, sans être Gallas, ni chrétiens ou mahométans, sont encore les moins foncés de tous ceux qu'on amène aux marchés de l'Abyssinie et proviennent d'un pays encore plus élevé que l'Enarya.

La nation des Gallas s'étend au sud-ouest jusqu' à des régions où on la soupçonnait bien peu. Le fleuve

Webbe les sépare à l'est des Somâlis et, jusque sous l'équateur, au-dessus des côtes on trouve la tribu des Boren Gallas, à peau rougeâtre, habitant un plateau élevé d'une grande salubrité. On en trouve même plus loin au sud jusque vers Mombaça et toujours avec le type abyssin.[1]

NÈGRES.

L'examen de tous ces peuples, qui offrent, jusqu'au delà de l'équateur, le type opposé à la race nègre amène assez naturellement la recherche des représentants de cette race dans la Nubie et l'Éthiopie. Il n'est pas un des anciens voyageurs qui ne mentionne l'existence de peuples nègres, surtout entre la Nubie et l'Abyssinie. Les Dobas, par exemple, sont un peuple dont le Portugais Alvarez traversa le territoire gouverné de son temps par vingt-quatre chefs indépendants; il les dit très-vaillants et leur applique la désignation de Maures, qui dans la bouche des Espagnols et des Portugais, comprenait indifféremment des Arabes, des Nègres et des Berbères. Bruce les appelle une race barbare de pasteurs qui ont, dit-il, beaucoup de ressemblance avec les Gallas et sont payens comme eux. Il ajoute cependant que l'empereur d'Abyssinie, Bœda Mariam, en punition de

[1] Léon des Avanchers, Bullet. Soc. Géog. Paris, mars 1859. — Beke, Journ. R. Geog. Soc. London. Vol. XIII, p. 257, 260, XIV, p. 9. — Bruce, Vol. IV, p. 120.

leurs incursions, les avait taillés en pièces, de 1468 à 1478, et leur avait imposé la religion chrétienne. Ces témoignages contradictoires ne décident pas la question, et aucun voyageur plus moderne ne nous met à même de le faire[1]. Combes et Tamisier, toutefois sans avoir visité leur pays, appellent les Dobas des nègres. — Salt les place au sud-est du Wojjerat, entre les Gallas, les Danakil et les Tigréens, et les appelle aussi des nègres.

Les Abyssiniens désignent sous le nom de Changallas ou de Schankalas, tous les peuples noirs qui les entourent au nord et à l'ouest et qu'ils réduisent en esclavage; mais ici encore le doute semble être permis. Ainsi le pays de Mazaga traversé par le Mareb, n'a récemment offert à M. Vayssières que des tribus désignées à tort comme nègres ou Changallas et qui appartiennent évidemment à la même race que les Abyssins. M. de Courval[2] ne le contredit point; mais, en parlant des habitants du pays de Barka (le même que le Mazaga), il leur donne la qualité de chrétiens pour la forme, anciens vassaux des empereurs de l'Abyssinie, en guerre continuelle contre les Bazen, nègres Changallas habitants d'un district montagneux qui sépare le Barka du Tigré.

Les Abyssiniens appellent encore *Changallas du Takkazé*, le peuple des Dalla, au nord-ouest de Gondar,

[1] Bruce, Vol. III, p. 154.— Combes et Tamisier, II, p. 145.
[2] Vayssières, Vol. I, p. 52. — Courval, Bullet. Soc. Géog. Paris, Nov. 1858, p. 322.

chez lesquels Beke ne voit pas le moindre rapport avec les derniers Changallas dont il nous reste à parler. Enfin, il existe, à l'ouest de l'Agaoumider et au sud de Sennaar, une région montagneuse et peu connue qui, sur les deux rives du Nil Bleu ou Abaï, s'étend sur un espace peut-être égal à la Suisse et au Tyrol ensemble (3500 l. c.) et où vivent d'autres Changallas, que Beke appelle cette fois de véritables nègres, beaux hommes d'une taille élevée et musclés, autrefois expulsés de l'Agaoumider par les Agaous, ses habitants actuels; — les Wamberas, Gallas de nuances très-variées; — les Gindjar, nègres mahométans parlant un arabe corrompu, et les habitants du pays aurifère de Fazogl, dont on peut dire la même chose. C'est dans la même direction que M. d'Abbadie place encore les tribus peu connues des Guinza, d'un noir de jais, sans aucun des traits des nègres, et des Konfal, qu'il considère comme le plus parfait *mezzo termine* entre le nègre et l'éthiopien à nez droit.

« Quoique le savant Pritchard se soit efforcé d'établir l'unité d'origine entre les nègres et les Caucasiens, je ne me sentais pas, dit M. d'Abbadie, satisfait de ses raisons, et le désir de jeter un peu de jour sur cet obscur mais intéressant sujet fut un des principaux motifs qui me poussèrent vers le cœur du continent africain. Je suis maintenant arrivé, par mes observations personnelles, à la même conclusion que Pritchard; et, s'il m'est jamais donné de revoir l'Europe, rien ne me sera plus agréable que d'apporter mon

tribut d'observations pour prouver cette communauté d'origine que la Révélation enseigne mais dont la science a souvent douté. Après onze années d'examen j'estime pouvoir choisir une série de nuances qui rendrait impossible de dire où commence le nègre et où finit l'homme rouge. Dans l'Éthiopie les races passent par transitions du rouge au noir. — Le nègre est produit par la double influence du soleil et d'une nourriture végétale. — Comme le nègre a souvent l'angle facial très-ouvert et que la couleur noire de la peau ne lui appartient pas exclusivement, les Abyssiniens le reconnaissent à son pied plat, à un talon saillant, à un mollet prononcé, tandis que l'Éthiopien rouge en a peu ou point, à une ride transversale sur son orteil, et à ce que ses cheveux ne s'allongent guère au delà de cinq centimètres. »

« Les Tigray ou Tigréens, vivant de céréales, fourmillent de gens noirs. Leurs voisins, les Hazzo, qui vivent de viande et de lait, sont rouges par le teint et par les traits. Les Saho, qui en sont également voisins et parlent la même langue, vivant de céréales et de lait, sont tous plus foncés en couleur et souvent noirs. — La race beaucoup plus méridionale des Gurague est rouge, a peu d'individus noirs et vit de viande. — Le teint des voyageurs abyssins devient cependant plus sombre en passant des terres basses aux plateaux. En 1848, une ophthalmie contractée dans une plaine élevée de 1800 mètres me priva de la vue pendant quelques semaines. Étant allé chercher la santé sur

un plateau élevé de 3000 mètres, je trouvai, en recouvrant la vue, que mon jeune esclave, dont la peau était auparavant d'une nuance café au lait clair, était devenu d'une nuance approchant du noir et j'étais le seul à m'en étonner.[1] »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Dans la première partie de cette étude nous avons montré comment dans cette Afrique, le berceau reconnu de la race nègre, un grand nombre de nations doivent être mises à part comme formant une série d'échelons liés entr'eux par des analogies de langage et de traits physiques, rattachés à leur tour aux races asiatiques. Elles occupent une si forte portion du continent africain que les deux cinquièmes doivent être retranchés d'emblée pour s'ajouter au domaine déjà si vaste des races asiatiques. Nous nous proposons maintenant d'étudier les autres lacunes qui se trouvent encore dans les trois cinquièmes restants, apanage supposé de la race nègre, et par combien de nouvelles nuances de couleur, de traits et de langage, cette race vient se lier aux peuples, d'origine asiatique déjà maîtres de tant de terrain. Nous

[1] Notes sur les nègres de l'Éthiopie par Antoine d'Abbadie, Bullet. Soc. Géog. Paris, Mars 1859, p. 171.

compterons la Sénégambie, la Guinée septentrionale, le Soudan, l'Afrique équatoriale et l'Afrique australe, comme autant de régions dans lesquelles nous nous proposons d'étudier ces nuances et de procéder au classement des nations qui les peuplent.

SÉNÉGAMBIE.

C'est en 1446 que le Portugais Denis Fernandez passa le premier devant l'embouchure d'un fleuve, qu'il nomme Zanaga, qui divisait le pays des « *Asséнages* » des « *Jalofes* ». Il y prit quatre « *nègres* » qui s'occupaient de la pêche et découvrit plus au sud le Cap Vert.

L'année suivante, 1447, Lancelot, parti de Lagos et retournant en Portugal, découvrit la même rivière (d'Ovidech), à laquelle il donna le nom d'un Maure appelé Zanaga, dont nous avons fait Sénégal, et que l'on prenait alors pour une des branches du Nil. On appela Sénégal le premier royaume de ce qu'on appelait « *les nègres Jalofs* », qui habitaient les bords du fleuve. Quelques années après (1455) le Vénitien Aloïsio da Ca da Mosto et Uso di mare découvrirent et remontèrent le fleuve Gambra (Gambie), puis le Rio Grande (1456), et partout ils virent des *Nègres*.

Deux siècles et demi se passèrent depuis ces premières découvertes des Portugais, sans que l'étude des peuples y fît le moindre progrès. Avec l'établissement des Français à l'embouchure du Sénégal, nous avons

appris les noms de ces peuples, les Mandingues, les Jolofs ou Jalofs, les Maures, les Foulès, les Feloupes, les Biafares, les Seracolets. — Brue visita, en 1697, les Maures Braknas, qu'il appelle *Ebraguena* et, remontant le Sénégal, il observa que presque partout ce fleuve sépare les nègres des Maures qu'il assimile aux Arabes. Les Jolofs, vers la mer, lui parurent les nègres les plus foncés. Dans le royaume de Galam, il vit les nègres Seracolets (de la rivière) mélangés à des Mandingues. Dans le Bambouk, il vit également des Mandingues, nègres, conquérants du pays incorporés à ses anciens habitants. Il entendit parler du pays de Manding situé vers le sud. Brue fit, de 1697 à 1718, six voyages dans presque toutes les parties du Sénégal, au Galam, au Casson, à Sierra Leone, sur les rivières Cazamanza et Falémé. La nation dont il donne des détails les plus importants est celle qu'il nomme Foulès. Il voit bien en eux « *des nègres* » ; mais « on n'en voit pas, dit-il, qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au sud de la rivière. La plupart sont d'une couleur fort basanée. Ils ont la taille bien prise, mais ne sont pas si grands ni si robustes que les Jalofs. Ils sont mahométans et occupent un territoire de 196 lieues d'étendue de l'est à l'ouest », c'est-à-dire le Bondou et le Foutatoro. — Brue indiquait dès lors la transition des Berbères aux nègres par le moyen des *Foulès*, et nous fait connaître l'importance de ce dernier peuple en nous apprenant que les habitants du pays de Casson,

au nord du Sénégal, étaient Foulès d'origine, et il est le premier qui nous les montre comme habitant encore bien loin vers le sud le pays de Foutadialon dont il confond souvent la capitale, Timbou, avec Timbouktou.

Dès lors, chaque voyageur est venu confirmer par des détails plus précis l'existence de cet échelon formé par les Foulahs entre les deux races différentes. — Moore dit qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes. Jobson dit que les Foulahs ou Foulis forment, au sud du Sénégal, un état puissant et étendu; que d'autres vivent dispersés sur la Gambie dans la dépendance des Mandingues. Il raconte que ces Foulis de la Gambie sont d'une couleur basanée et qu'ils ont de longs cheveux noirs, beaucoup moins frisés que ceux des nègres. Leurs femmes ont la taille d'une beauté extraordinaire et les traits du visage fort réguliers. Elles arrangent leur chevelure avec beaucoup de propreté [1].

Au temps de Le Maire les Foulahs ou Foulis habitaient les deux rives du Sénégal, ce qui se rapporte probablement au Kasson et au Foutatoro. Park, qui, selon l'habitude conservée longtemps, en parle cependant comme de « nègres », dit qu'ils sont plutôt basanés que noirs, que leurs traits sont petits et leurs cheveux soyeux; que du Fouladou ou *Pays des Foulahs* ils sont venus occuper les pays de Toro et de

[1] Jobson's Golden trade, 1620.

Bondou, où ils sont pasteurs et vivent de laitage, quoiqu'ils ne fassent pas de fromage.

Mollien visita, en 1818, le Dialon, pays montagneux, situé aux sources du Sénégal, de la Gambie et de la Falémé. Il le vit habité par une branche de la même nation à laquelle on donne le nom de *Poules rouges* et qui passe pour être venue, vers l'an 1760, du pays de Masina, situé sur la lisière méridionale du Sahara, pour faire la conquête du Dialon. Ils refoulèrent dans les montagnes les Dialonkès, peuple aborigène, et y introduisirent le mahométisme qu'ils professent avec fanatisme. Il leur trouva les lèvres épaisses et les cheveux un peu laineux, mais avec une peau cuivrée et des traits qui approchent de ceux des Européens. Mollien dit même avoir rencontré parmi eux quelques hommes aussi blancs qu'un habitant du midi de l'Europe, et qui n'étaient cependant pas des albinos.

Le portrait que nous tracent le major Gray et Dochart des Foulahs du Bondou, est encore plus positif : « Ce sont (les Maures exceptés) de tous les Africains occidentaux, ceux dont les traits ressemblent le plus à la physionomie des Européens. Leurs cheveux sont plus longs que ceux des noirs et leurs yeux plus grands et plus expressifs ; leurs femmes plus agréables, plus propres. Leur peau est d'une couleur de cuivre claire. »

Lamiral et Golberry ont visité le Sénégal en 1786 et en 1787. Le premier dit que les Poules ou Foulahs, habitants du pays de Fouta-toro, sont d'une

constitution délicate et diffèrent des autres nègres par la figure et les mœurs. Ils ont le visage maigre et allongé, le nez fortement prononcé et arqué, les cheveux longs et tressés en une multitude de petites nattes. Il y a, dit-il, deux sortes de *Poules*, les noirs et les rouges. Les premiers sont bons soldats et robustes, ils ressemblent aux autres nègres; mais les rouges sont d'une couleur cuivrée et d'un tempérament débile. Leur langue est douce à entendre. Les femmes Poules surpassent en beauté les Sénégalaises; elles sont de la plus jolie figure; elles ont la taille mince et déliée, les yeux beaux, la voix tendre et beaucoup de penchant pour une musique douce et pour l'amour. » — Golberry qui est le premier à mentionner l'établissement des Poules rouges ou Foulahs dans le Dialon, dit cependant que les hommes y sont beaux, intelligents, forts et braves; qu'ils parlent une langue plus belle et plus sonore que celle des Mandingues; que leurs femmes, d'un teint cuivré, ont les cheveux plus longs et moins laineux que le reste des négresses et qu'elles sont spirituelles, belles et tendres.

Enfin, nous citerons sur ce peuple le témoignage encore plus récent de M. Ingram, gouverneur des établissements anglais dans la Gambie : « Les Foulahs, dit-il, sont décidément beaux. Leurs traits sont réguliers; au contraire des Mandingues et des Jolofs, ils ont la bouche petite, des lèvres européennes, un nez presque aquilin, la chevelure douce et soyeuse,

point du tout laineuse, des sourcils bien tracés, de longs cils, de beaux yeux noirs. Beaucoup d'entr'eux sont d'une teinte cuivrée claire, quoique la majorité soit beaucoup plus foncée. Quelques-unes de leurs jeunes femmes passeraient pour belles même en Europe »[1].

Il ne peut y avoir aucun doute sur la nécessité de rattacher les Foulahs aux peuples de la partie septentrionale de l'Afrique; mais il est intéressant de voir jusqu'où ils se sont avancés dans l'intérieur. Au delà du pays de Dialon et de la limite méridionale de la Sénégambie, c'est-à-dire dans la Guinée, dans les montagnes de Sierra Leone, à Scherbro, sur la rivière Mesurado, vers le cap Monte et jusqu'au cap de Palmas, vivent un certain nombre de tribus nommées *Sousous*, qui sont encore des Foulahs par la langue, les traits et l'histoire. Toutefois, le berceau de cette race doit se trouver sur les rives du Sénégal.

Au sud de la Gambie nous trouvons enfin les races de type nègre; les Mandingues forment la plus nombreuse. Au Bambouk, dont ils ont fait la conquête en l'an 1100, ils ont les traits réguliers et leur peau est d'un noir mêlé de jaune[2]. Ils habitent sur tout le cours de la Gambie, le Woulli, le Boursalum. Ils sont insouciants, paresseux et sensuels. Les Féloupes, sur

[1] Governor Ingram's expedition up the Gambia in January 1843. — Journ. Geog. Soc. of London. Vol. XVII, part. 2, p. 153.

[2] Golberry.

la Cazamanza, sont petits, forts et trapus. Leur peau rude est d'un noir foncé. Cependant leurs traits fins ont plus de rapports avec ceux des noirs de l'Inde qu'avec ceux des nègres. Les Dialonkès, aborigènes du Dialon, en s'alliant aux conquérants, Foulahs idolâtres, ont produit une race hideuse et sauvage, dont les traits sont grossiers, la peau rougeâtre et la langue un mélange d'Arabe et de Iolof [1].

L'union des Portugais à des femmes Mandingues a donné le jour, sur les bords du Cazamanza et du Rio Grande, à des mulâtres aussi noirs que leurs mères, mais qui veulent passer pour « blancs ». On rencontre de même sur le Zambézi des noirs qui portent les noms les plus distingués de la noblesse portugaise et prétendent au nom de *blancs*.

Les Serawoullis (Seracolets des auteurs français), habitants du royaume de Galam ou de Kajaaga sont robustes, d'un noir de jais comme les Jolofs et parlent une langue différente de celle des Foulahs [2]. Ils n'ont ni la vivacité, ni les manières élégantes des Foulahs du Bondou [3]. Le pays de Kaarta, sur la lisière du Sahara, est habité par un mélange de Foulahs et de Mandingues qui, après une longue lutte, ont été asservis par leurs voisins les Maures du désert et les Bambarras du Soudan. — Le Bondou, entre le Sénégal et la Gambie, est également habité par un mé-

[1] Mollien.
[2] Park.
[3] Gray et Dochart.

lange de Foulahs, de Mandingues, de Jolofs et de Serawoullis [1].

Si la transition des nègres aux Berbères semblait trop brusquement marquée par la race Foulahs, sur laquelle nous nous sommes longuement étendus, elle serait adoucie par un anneau intermédiaire entre ces derniers et les nègres. Nous voulons parler des Iolofs, Jalofs, Ghiolofs ou Oualofs, qui habitent au nord de la Gambie, le long de la mer et particulièrement le voisinage de la colonie française du Sénégal. Moore est le premier voyageur qui ait fait remarquer le contraste qu'il y a entre l'extrême noirceur de leur peau et l'incomparable beauté de leurs traits; il ne leur trouve ni le nez épâté, ni les grosses lèvres qui sont des attributs particuliers aux Mandingues et aux Feloupes.

Golberry trouva les hommes de cette nation beaux et bien faits et leurs femmes très-jolies, quoique leurs cheveux fussent laineux et crépus, leur nez un peu arrondi, leurs lèvres un peu grosses, et leur teint du noir le plus brillant et le plus pur. Leur langue aussi était harmonieuse.

Le baron Roger, autrefois gouverneur du Sénégal, trouva l'angle facial presque aussi ouvert chez les Jolofs que celui des Européens.

Enfin, nous nous bornerons à citer sur ce peuple le tableau plus récent et plus détaillé qu'en trace un

[1] Gray et Dochart.

officier anglais. Les traits des hommes de cette race sont très-agréables, dit le lieutenant Hewett[1], par leur régularité et l'absence complète de tous les caractères de la race nègre; au point que si, au lieu d'être d'un noir de jais, ils eussent eu le teint blanc ou simplement basané, un grand nombre passeraient pour des modèles de beauté masculine. Leur taille est élevée et bien prise et leur maintien noble; leurs extrémités petites et bien différentes de la grande main et du pied massif qui caractérisent les nègres. Le point remarquable est leur chevelure qui semble plus longue que la laine de la plupart des nègres, et tordue en petites mèches cylindriques. En considérant ce dernier trait, toute leur constitution physique, leur religion et leurs rapports avec les Arabes et avec les tribus les plus foncées de l'Hindoustan, je pense que la nation des Jolofs ne peut pas être classée dans la famille nègre, et qu'elle doit être issue d'une horde arabe qui a renoncé à la vie nomade. Toutefois, leur conversion au mahométisme est d'une date récente, et vu leur couleur, ils sont classés d'habitude dans la famille nègre »[2].

[1] On the Joloffs of West Africa, by lieut. Hewett, 2d. Highlander. Proceedings of the R. Geographical Soc. London. June 1857, p. 513

[2] L'accord de tous ces témoignages permet de trouver étrange l'assertion du Dr Barth, qui n'a pas vu les Jolofs ou Wolofs, quelque compétent qu'il soit sur d'autres points, « qu'ils doivent se ranger avec les Kanouri du Bornou parmi les nations les plus nègres et les plus épaisses de corps. » Proceedings R. Geog. Soc. London. July 1858.

GUINÉE SEPTENTRIONALE ET SOUDAN.

Depuis les frontières méridionales de la Sénégambie jusqu'à l'équateur, les nations africaines appartiennent presque sans exception à la race nègre, dont elles présentent les traits au superlatif. Ce sont des hommes trapus, ramassés, forts, presque tous de taille élevée, surtout dans le delta du Niger. Toutefois, chez les habitants du Timanni la peau n'est que d'un noir sale et livide et ceux du Baman, moins noirs que les Joloffs du Sénégal, ont, comme les Felatahs, le nez aquilin, les lèvres minces et les cheveux crépus.

Nous serons bien éloignés de cette unité de race dans l'examen des nations du Soudan, c'est-à-dire, de la vaste région comprise entre le Sahara, la Guinée, la Nubie et les sources du Sénégal, région à laquelle les indigènes appliquent quelquefois le vieux nom libyen de Tekrour. Bien qu'elle ait été visitée au moyen âge par des voyageurs fameux, par El Bekri au milieu du onzième siècle; par Ebn Batouta, en 1353; par Ebn Khaldoun, en 1382, les voyageurs modernes seuls ont jeté quelque jour sur les caractères physiques des races qui l'habitent. — Mungo Park l'aborda par l'extrémité occidentale, où il trouva les Bambarras, nation très-nombreuse et très-étendue, dont le territoire commence à cent lieues à l'est de Galam. Ils ont tous les caractères prononcés que

l'on attribue à la race nègre, leur tête est ronde, leurs cheveux crépus et laineux, leurs traits épais et grossiers. Ils ont la pommette des joues très-saillante, le nez très-plat, les lèvres très-grosses, les jambes cagneuses, la voix rude. Leur couleur cependant n'est pas d'un beau noir.

Lors des voyages d'El Bekri, d'Ebn Batouta et d'Ebn Khaldoun, le Soudan était réellement le pays des noirs et le Niger coulait au milieu de leurs terres tandis qu'il leur sert aujourd'hui de limite. Entre ce fleuve et le dix-huitième degré de latitude septentrionale, les pays de Masina, d'Asben, de Kanem, de Ghânata étaient des états nègres, au milieu desquels commençaient à s'immiscer des nations berbères et des tribus arabes. Aujourd'hui la révolution est accomplie. Les Berbères Senhadja commencèrent par soumettre Ghânata. En 1740 la peuplade touarègue des Kelouïs a expulsé du pays d'Asben les Gôberawas, branche de la nation des Haoussa qui n'est pas cependant purement noire[1] et a donné à ce pays le nom d'Ahir. Les Fougabou, anciens habitants nègres du Kanem, ont dû admettre des Tébous, des Berbères et plusieurs tribus arabes[2]. L'ancien royaume nègre de Masina est devenu, au sud-ouest de Tembouktou, la division occidentale de l'empire des Fellatas. Un empire nègre de Melli étendit sa puissance sur le cours

[1] Barth, I, p. 335.

[2] Barth, II, p. 201, 633. Les Beni-Slîman, etc. Les Daghâna, III, p. 79.

du Dioliba de l'année 1235 à 1453; mais, en 1468, les Songhay lui enlevèrent Tembouktou et le renversèrent tout à fait en 1501. Or, ces Songhay étaient un peuple berbère, sorti de la partie centrale du Sahara. Toutefois, le Bornou, l'Adamawa ou Foumbina, le Baghirmi, le Haoussa, le Noufi, le Borgou, le Zanfara sont encore de véritables pays de nègres, et le Dr Barth appelle ceux du Baghirmi « une belle race » [1]. Les habitants du Bornou, alliés d'assez près par le langage à leurs voisins les Kanembous riverains aussj du lac Tchad, portent comme nation le nom de *Kanouri*[2], qui indique leur parenté avec les habitants du pays et de la ville de Kano, située entr'eux et le pays de Haoussa. La nation des Haoussa, que Barth ne trouve cependant pas purement noire [3], habite à l'ouest de Kano, dans un pays désigné au moyen âge par le nom de Gôber. Elle habitait aussi au nord le pays d'Asben ou d'Ahir; mais elle en a été chassée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par les Berbères Kel-Owis et depuis lors elle a été asservie par les Fellatas qui ont détruit Denkama sa capitale.

Les Fellatas dont le nom remplit aujourd'hui l'Afrique, sont appelés par leurs voisins Foulbés, Foullans, Poules, Foulahs, Foulfoudé, Fellani. Clapperton est le premier qui nous ait appris que sous leur peau fon-

[1] III, p. 310.
[2] II, p. 303.
[3] I, p. 335, 505.

cée, une teinte légèrement rougeâtre, un nez aquilin, une intelligence vive justifient les prétentions de ce peuple au nom de blanc. Barth aussi leur trouve [1] des traits circassiens lorsqu'ils n'ont pas dépassé l'âge de vingt-cinq ans, et les place entre les nègres et les berbères. Conquérants du Haoussa, du Masina, du Zanfara, du Noufi, du Foumbina qu'ils nomment Adamawa, et d'autres pays du Soudan, ils y ont porté le pillage, la dévastation et le mahométisme. Cependant cet empire fondé sur de si tristes bases, décrépit avant le temps, chancelle déjà et pourrait bien incessamment succomber devant la résurrection menaçante des Songhay, cet autre peuple, venu du nord, que nous avons vu renverser, en 1501, l'empire nègre de Melli. Ils habitent encore le coude compris entre le Haoussa et Tembouktou.

Dans une exploration récente (1854) de la rivière Tchadda, le grand tributaire oriental du Niger, le Dr Baikie est arrivé au pays de Hamaruwa, où il a trouvé les Baïbaï, peuple misérable, sauvage et amphibie. Ils ne portent pas de vêtements. Ils forment la population aborigène du pays d'Hamaruwa, mais sont déjà mêlés et soumis aux Poules ou Felatahs, les conquérants du Tékrour.

Un autre peuple, peu connu, chez lequel on trouvera peut-être aussi les caractères les moins favorables de la race nègre, les Yédinas, habitait autrefois

[1] II, p. 421.

le pays situé au sud du lac Tchad, à l'est et à l'ouest du fleuve Schary. L'invasion des Kanouri dans le Bornou et celle des Arabes sur le bord méridional du lac, ont réduit ces nègres Yédinas à la possession des îles basses du lac, d'où ils exercent la piraterie sous le nom de Bouddumas.

Ici encore, de même que dans la Nubie, les tribus arabes viennent envahir le domaine des races africaines. Désignées sous le nom générique de Chouâ, elles nomadisent au sud-est du lac Tchad, où elles ont été visitées par Denham et par Barth. L'Afrique a noirci leur teint sans altérer leurs traits, et leur origine se reconnaît au dialecte du Hedjaz qu'elles parlent avec la même pureté que les Arabes de la Nubie méridionale [1].

Du lac Tchad jusqu'en Nubie, nous ne connaissons que par des rapports indigènes, c'est-à-dire bien incertains, les nations qui occupent la partie orientale du Soudan. Dans le Ouaday, le premier état qui se présente, un peuple de nègres payens, les Djénâkhérah [2], est exposé aux fréquentes invasions des fervents musulmans, dans les montagnes qu'il habite au sud de ce pays. La même chose arrive aux nègres *Fertit* au sud du Dar-Fôr. Les montagnes fertiles de Marrah sont la demeure et l'asile des Koungâras ou Koundjârah, nègres que Lepsius considère comme

[1] I, p. 325. Barth.
[2] Mahomed el Tounisy.

les aborigènes du Fôr et du Kordofal. Dans ce même pays qui a conservé en partie sa population primitive, enveloppée par les envahisseurs de race berbère, le scheikh Mohamed-el-Tounisy compte encore neuf tribus d'arabes bédouins. Suivant M. Brun-Rollet[1], tous les esclaves amenés des régions montagneuses au midi du Sennaar, du Kordofal et du Dar-Fôr, ont le crâne déprimé sur les tempes, le front fuyant, le nez aplati, les cheveux laineux et crépus, les dents proclives et la peau couleur de charbon. M. Holroyd, au contraire, trouve que des esclaves amenés des montagnes situées à six ou sept journées de marche au midi d'El Obéid, la capitale du Kordofal, avaient la peau foncée, mais pas noire et les traits de la race nègre à un degré beaucoup moins prononcé que les habitants du Dar Fôr, les Schillouk et les Denkas du Nil Blanc. C'est sur les rives de ce dernier fleuve, non pas sous l'équateur, mais vers le 12e degré de latitude septentrionale, que le baron Müller trouve le type de la race nègre porté au superlatif.

Dans cette vaste région du Soudan, de même que sur le Sénégal et la Gambie, outre les peuples de type nègre, les Arabes et les Berbères, nous pouvons encore constater l'existence d'échelons intermédiaires, entre les deux races opposées. L'Écossais Duncan, dans sa rapide excursion d'Abomey à Adafoudia, en 1845, vit les montagnes de Kong habitées par un

[1] p. 216.

peuple nommé *Mâhis*, dont le front est proéminent, mais le crâne plus étroit et comprimé au sommet plus que celui des Dahomeys. Il avait cependant le teint beaucoup plus clair que celui des Dahomeys, plus clair même que chez les Fellâtas; ces traits s'allient cependant à des cheveux laineux.

De même encore nous apprenons par le Dr Barth [1] qu'une grande nation, nommée Mâsa, habitait autrefois le Bornou, le Mandara, le Lôgone, etc. Les Kanouri l'ont expulsée de la plus grande partie du Bornou, mais elle occupe encore, sous les divers noms de Mousgou, de Gamergous, de Zani, le pays très-peuplé d'Oujé au midi du Bornou, le Lôgone, le Mandara et le Marghi, contrée montagneuse et boisée au sud de Bornou. Ils sont indépendants dans les montagnes du Mandara, mais actuellement très-affaiblis par leurs dissensions intérieures, et leur qualité de payens les expose aux grazzies de leurs voisins musulmans. Tous ces peuples, race belle, forte et nombreuse, ont l'angle facial ouvert et le front proéminent, mais la peau, qui chez quelques-uns est d'un noir luisant, est chez d'autres d'un rouge jaunâtre, semblable à la rhubarbe, cuivrée chez quelques-uns, tandis que leur chevelure est frisée sans être laineuse.

[1] II, p. 339. 421. III, p. 178.

AFRIQUE AUSTRALE.

Quoique l'ordre géographique nous eût imposé le devoir d'examiner ici les races qui peuplent l'Afrique équatoriale, nous avons de bonnes raisons pour y renoncer afin de procéder, comme nous l'avons fait jusqu'ici, du connu à l'inconnu. Abordons le continent africain par son extrémité méridionale, séjour dès longtemps exploré des Hottentots et des Cafres.

HOTTENTOTS.

Cette côte, découverte en 1487 par les Portugais, ne fut jamais visitée par eux que pour y livrer des combats aux indigènes. Il était réservé aux Hollandais d'en apprécier les avantages, et ce ne fut qu'en 1652, cent soixante-cinq ans après la découverte du Cap de Bonne Espérance, que Van Riebeck y conduisit la première colonie hollandaise. Dès 1686, un ouvrage du chirurgien Ten Rhyne (ch. X.) décrivit ainsi les Hottentots, dans le territoire desquels était cette colonie : « Ils sont bruns; quelques-uns ont même une peau assez blanche; ils regardent une peau noire comme un des caractères de la beauté. Ils ont les membres bien musclés, les jointures très-grosses, le nez plat, le front courbé et des cheveux laineux qu'ils coupent ou rasent de diverses manières. Les femmes, plus laides que les hommes, ont les épaules très-ar-

rondies, mais un caractère très-particulier les distingue de toutes autres femmes de l'Afrique. Ce sont deux languettes ou appendices charnus dont elles sont si glorieuses que, si un étranger entre dans leur cabane, elles lèvent aussitôt leur tablier pour les lui montrer. »

Le naturaliste Kolbe, revenu du Cap en 1713, signale aussi une excroissance calleuse qu'il dit servir de voile aux mêmes organes. Il attribue à l'art l'aplatissement du nez des Hottentots ; dit leur chevelure courte et laineuse, leur corps bien proportionné. Par la grandeur des yeux, l'épaisseur des lèvres et l'aplatissement du nez, il les trouve semblables aux nègres; mais il peint les Hottentots comme olivâtres, tandis que les Cafres de Nantal sont d'un noir très-luisant et ont le nez naturellement camus.

Thunberg, naturaliste suédois élève de Linné, séjourna au Cap de 1772 à 1776. Il dit que, chez les Hottentots, la pommette des joues a tant d'élévation et de saillie que leur visage paraît toujours maigre. Ils ont le nez plat par le haut, gros par le bout et un peu camard, quoiqu'il ne soit pas trop court. Leurs lèvres, dit-il, sont très-épaisses; leurs cheveux d'un noir de jais, peu épais et semblables à de la laine frisée ; déroulés ils n'ont qu'un pouce de longueur. Le teint des Hottentots tire sur le jaunâtre. Chez leurs femmes les mamelles et les fesses prennent souvent un volume extraordinaire.

Levaillant est d'accord avec le savant suédois sur

tous ces traits caractéristiques des Hottentots. Sparrmann, qui les visita en 1776, dit que la plupart ont la racine du nez fort basse, ce qui fait que la distance d'un œil à l'autre est plus grande que dans les visages européens. L'iris de leurs yeux est rarement clair et généralement d'un brun foncé. La couleur de leur peau est d'un brun jaunâtre. « On ne trouve point parmi les Hottentots, dit Sparrmann, en opposition avec les voyageurs précédents, les lèvres épaisses de leurs voisins les nègres, les Cafres et les Mozambiques. On dirait que ce qui couvre leur tête est une espèce de laine noire et frisée, sans être fort épaisse, si sa dureté naturelle n'annonçait pas que ce sont des cheveux plus laineux, s'il est possible, que ceux des nègres. »

Nous trouvons l'indication des mêmes caractères dans la relation du voyage que Barrow fit au Cap, en 1799. Le corps des Hottentots est, dit-il, dessiné délicatement comme celui d'une femme, et leurs muscles peu prononcés n'indiquent aucune force. Leurs pommettes saillantes et leur nez épâté les rendent laids de visage; leurs yeux sont, en même temps, très-longs, étroits, fort éloignés l'un de l'autre et leurs paupières fermées comme celles des Chinois. Leur peau est d'un brun jaunâtre ou feuille morte.— Leurs cheveux sont d'une nature bien singulière ; car ils ne couvrent pas tout le péricrâne; mais ils sont placés en petites touffes à quelque distance les unes des autres, et, lorsqu'ils sont coupés courts, ils sont aussi

durs qu'une brosse à souliers, avec cette différence qu'ils sont frisés et crépus, en petits globules ronds de la grosseur d'un pois chiche. Quelques-unes de leurs femmes sont des modèles de perfection physique, avant leur première grossesse. Mais, quand elles sont devenues mères, leur gorge pendante prend des dimensions énormes; leur ventre gonfle et les parties postérieures grossissent si incroyablement que le coccyx semble se relever extérieurement.

BOSCHIMANS.

De 1683 à 1686 des Hollandais exécutèrent deux premiers voyages qui leur firent connaître le peuple des Namaquas qui vit au nord des Hottentots.—Vingt-cinq ans plus tard Kolbe visita également les Namaquas, les Goriquas, les Damaquas et quelques autres tribus qui se sont depuis lors fondues avec les colons. Puis on apprit l'existence d'un nouveau peuple auquel les Hollandais donnèrent le nom de Boschimans ou *Hommes des buissons*. Ils habitent particulièrement les plateaux stériles et desséchés au nord et au sud des *Montagnes Neigeuses* que les Hollandais appellent *Roggeveld* (champs de seigle).

On a donné des Boschimans des descriptions très-diverses. Barrow les trouva très-petits; le plus grand des hommes qu'il vit n'avait que quatre pieds neuf pouces de hauteur et la plus grande femme que quatre pieds quatre pouces. Leur couleur et leurs traits

en général annoncent une origine commune avec les Hottentots. Ils ont le ventre excessivement protubérant, le dos concave et leur paupière supérieure, comme celle des Chinois, se joint à l'inférieure en s'arrondissant auprès du larmier. Leur agilité incroyable s'exerce dans des bonds prodigieux.

Truter et Somerville, en 1801, les trouvèrent de couleur feuille morte, comme les Hottentots, et virent aussi leur chevelure divisée en vilaines pelotes induites de graisse et d'ocre rouge. Sparrmann ne voit entre eux et les Hottentots d'autre différence que dans la manière de vivre. Campbell les trouva grands, forts, prodigieusement agiles et doués à un point incroyable de la propriété de résister, suivant les circonstances, à un jeûne prolongé comme à des excès de gloutonnerie.

Levaillant appelle les Boschimans « un ramas de mulâtres, de métis, de nègres et de Hottentots fugitifs. » La vérité est en effet que ce peuple se compose de Hottentots échappés aux persécutions des colons hollandais. Ceux-ci, dans des incursions sanguinaires, se font un plaisir de les égorger et d'enlever en grand nombre leurs enfants pour les réduire en esclavage. Les cavernes, les fentes des rochers, les solitudes montagneuses et les plaines stériles de Roggeveld, où la pluie est inconnue, sont devenues les seuls asiles de ces malheureux, de même que les buissons dont ils ont reçu leur nom. Ils y restent tapis, pliés en deux comme des bêtes fauves dans un nid. On

voudrait pouvoir affirmer que ces horreurs ont cessé avec la domination négligente et égoïste des Hollandais; mais il n'en est rien. Comme par le passé les colons persécutent les Boschimans; ils ont envahi leurs solitudes et, sous prétexte que ce sont des sauvages placés par la nature à un degré intermédiaire entre l'homme et le singe et étrangers à la notion de la propriété, les Boschimans ont été dépouillés de leurs meilleures terres, des oasis de leur triste désert, des sources si rares chez eux, et ils sont réduits à vivre de lézards, de sauterelles, de fourmis, de serpents et d'autres aliments immondes. Les missionnaires les reconnaissent aussi susceptibles que les Hottentots d'un développement moral et intellectuel, et de sentiments affectueux. [1] Il est aisé de comprendre pourquoi des malheureux réduits à de telles extrémités parlent le plus pauvre des dialectes hottentots, assez différent même des autres Hottentots pour n'en être pas compris. [2] On comprend encore comment ils n'ont pas de termes pour distinguer l'état de vierge de celui d'épouse.

A mesure que les voyages se sont étendus vers l'intérieur de l'Afrique, on y a reconnu la présence d'un plus grand nombre de peuplades boschimanes. Campbell affirme (1820) que le grand désert situé au nord du fleuve Orange n'est habité que par el[illegible]lton et

[1] Walckenaer, XVIII, p. 219.
[2] Walckenaer, Afrique, XVIII, p. 243.

Anderson en ont rencontré une faible horde au sud-ouest du lac N'Gami; Livingston en a visité une autre dans les marais au nord du fleuve Zouga, et pense que les Batletli, peuple ichthyophage riverain de ce fleuve, sont de vrais Boschimans.

En 1805, Lichtenstein visita les Koranas et les Betjouanas. En 1834, le missionnaire Smith, parti de Graaf Reynett et de Philippolis, visita les rivières Caledon et Limpopo, Kourouman et le pays des Bassouto. Il eut des rapports avec 27 tribus différentes et s'assura que la race hottentote est beaucoup plus étendue qu'on ne l'avait précédemment supposé. [1]

GRIQUAS.

Sur les deux rives du fleuve Orange vivait une peuplade composée de Hottentots bâtards; sur l'invitation des missionnaires, ils renoncèrent à ce nom choquant et, ayant reconnu que la plupart d'entr'eux descendaient d'un nommé Griqua, ils choisirent cette dénomination. Ils vivent unis avec les Koranas [2]. Moffat [3] trouve naturellement que les traits des Hottentots dominent chez les Griquas.

[1] Journ. Geographical Soc. London. VI, part. 1.
[2] Campbell, 1813.
[3] Moffat's Visit to Moselekatze, p. 95.

KORANAS.

Les Koranas, visités par Lichtenstein en 1805, lui parurent également une tribu hottentote, dont les femmes ont l'énorme développement des fesses particulier à cette nation. Ces Koranas ou Corannas, selon Burchell, mal décrits par Barrow, sont un peuple paisible adonné à la vie pastorale, bon, de taille plus élevée que les Hottentots Namaquas [1]. Ils ont la tête bien faite et se donnent le nom de Koras (hommes qui portent des souliers) [2]. Leur dialecte a plus d'affinité avec le hottentot que celui des Boschimans. Ils vivent vers la rivière Hartebeeste, au nord du fleuve Orange, et entre les deux sources du Gariep, contigus et mêlés à des Hottentots et à la tribu betjouana des Batchapis. Ils leur donnent quelquefois de leurs filles recherchées pour leur beauté.

NAMAQUAS.

La dernière branche de la nation hottentote dont nous ayons à nous occuper est celle des Namaquas. Thompson remarqua de bonne heure leurs rapports avec les Hottentots et les Koranas. Levaillant les trouve si grêles des jambes et de tout le corps, qu'il dit qu'on

[1] Thompson, 1824.
[2] Burchell, Travels in the interior of South Africa.

les croirait passés à la filière. Peu difficile sur les charmes de ces noires beautés, le voyageur français trouve leurs femmes jolies, « beaucoup plus vives que les hommes », avec les pommettes des joues moins saillantes que chez les Hottentots. Barrow fut au contraire frappé de voir chez elles la gorge se développer d'une manière si difforme, qu'il vit une mère jeter son sein à son nourrisson derrière son épaule.

Les Namaquas se divisent en Petits Namaquas sur la rive méridionale du fleuve Orange, et en Grands Namaquas, qui ont repoussé vers le nord et détruit en partie le peuple des Damaras. Ils ont reçu des missionnaires et, parmi les voyageurs modernes, sir James Alexander et Anderson les ont visités. Ils ne tracent pas une peinture favorable de leurs sentiments moraux et les trouvent d'une malpropreté dégoûtante.

CAFRES.

Sous le nom de Cafres ou Kaffir (mécréants), les Mahométans désignaient vaguement les peuples situés dans l'intérieur et au nord-est du Cap de Bonne Espérance. Ce nom a été appliqué plus spécialement par les Européens au peuple qui habite la côte orientale de l'Afrique, à l'est de la colonie du Cap. Mais ce peuple repousse cette dénomination comme étrangère à sa langue et injurieuse, sans toutefois lui en substituer une autre qui soit générique. Leurs nom-

breuses tribus portent les noms différents d'Amakosa, Amaponda ou Hambona, Amatembous ou Tamboukie, Amazoulah, Amatibele où le préfixe *Am* ou *Ama* n'est que la forme du pluriel; de sorte que les Amakosa les plus voisins de la colonie du Cap ont pour véritable nom celui de Cousas, Caoussa ou *Kosas* (hommes), et leur pays celui d'Amakosina.

Ce dernier peuple, comme le plus voisin de la colonie, a été aussi le premier connu et le mieux décrit par les voyageurs. Levaillant [1] dit qu'ils sont d'une taille plus haute que les Hottentots; que leur visage n'a pas la saillie des pommettes des joues si désagréable chez les Hottentots. «Ils n'ont pas non plus la face large et plate et les lèvres épaisses de leurs voisins, les nègres de Mozambique. Ils ont, au contraire, la figure ronde, un nez élevé, pas trop épâté. Leurs grands yeux, qu'ombrage un front large et haut, leur donnent un air spirituel. Leur peau est d'un beau noir bruni; leurs cheveux très-crépus et d'un noir d'ébène. »

Quoiqu'il les trouve noirs ou du moins presque noirs, ils n'ont, selon Barrow, pas un seul trait des nègres d'Afrique. La tête d'un Cafre n'est point allongée; le frontal et l'occipital forment presque un demi-cercle, et la ligne de son profil est convexe comme dans un Européen. « En un mot, dit sir John Barrow, si la nature ne lui avait pas donné ce fluide

[1] Apud Walckenaer, Afrique. T. XVI, p. 356.

gélatineux que l'anatomie reconnaît entre le derme et l'épiderme, le Cafre eût pu se placer parmi les races européennes. — Sa figure porte des caractères si visiblement les mêmes que celle des Arabes, ainsi que sa manière de vivre, sa vie pastorale et l'habitude de la circoncision, que son origine asiatique en devient évidente » [1]. Aucun voyageur n'a partagé cette opinion de sir John Barrow, et la circoncision, générale chez les Cafres, nous paraît un critère sans valeur, vu son universalité chez une foule d'autres peuples.

Steedman trouve que leur couleur varie entre le noir foncé, qui est peu commun, et une nuance brune qui approche du cuivre. Selon Alberti et Brownlee, elle est généralement d'un gris noir semblable à celui du fer qui sort de la forge. Les Cafres de Lagoa sont beaux et d'un beau noir. Les Cosas ont la barbe, ainsi que la chevelure, divisée en petits flocons noirs, courts, laineux et rudes au toucher. Ils sont d'une belle stature, 5 pieds 6 pouces à 5 pieds 9 pouces. Leurs femmes sont beaucoup plus petites mais également bien formées. Elles ont cependant ce prolongement des nymphes signalé chez les Hottentotes, mais à un moindre degré, car chez les dernières il atteint quelquefois quatre pouces. Les Cafres de l'un et de l'autre sexe sont également sains de corps, alertes et forts, gracieux et majestueux dans leurs poses.

[1] Barrow, 1799, apud Walckenaer, XVII, p. 313.

Ils sont guerriers, attaquent à découvert après avoir averti leurs ennemis. Ils parlent lentement et d'une manière très-distincte une langue douce, pleine et sonore, qui fait sur l'oreille de l'Européen l'effet de l'italien. Rarement les mots ont plus de deux syllabes. Ils n'ont ni la lettre R, ni les diphthongues si communes dans la langue des Hottentots.

Lichtenstein [1] estime que les traits de leur visage ne permettent pas de classer les Cafres dans aucune des races humaines adoptées dans les livres de géographie; ils ont, dit-il, en commun avec les Européens le front haut et l'os du nez relevé; avec les nègres les lèvres épaisses, et avec les Hottentots les pommettes de la joue saillantes. Livingstone atteste de même la forme européenne de leur crâne (p. 379).

Steedman [2] fait connaître l'existence des Fingos ou *Vagabonds*, horde descendue de Cafres Zoulahs et d'un grand nombre de tribus répandues dans le pays et méprisées des autres, parce qu'elles n'ont pas de chef indépendant. Le major-général d'Urban les rencontra lorsqu'il passa la rivière Kei, dans la guerre des Cafres en 1835. Ils vivaient au nombre de 17,000 dans un abject esclavage, soumis aux Amakosa. Le général anglais combla leurs vœux ardents pour l'indépendance et les transporta sur le territoire de la colonie, entre les rivières du *Grand-Poisson* et de la

[1] Lichtenstein, 1805. — Walckenaer, XVIII, p. 236.
[2] Steedman's Wanderings. 2 vols. London. 1835.

Basse-Keiskamma. Ils y sont occupés comme domestiques des colons et plutôt agriculteurs que pasteurs. Ces Fingos, d'une taille moins élevée et d'un teint plus foncé que leurs anciens maîtres les Amakosa, ont la chevelure laineuse, le nez rond, les lèvres assez épaisses et les membres droits et musclés [1].

Il est impossible de fixer encore les limites septentrionales de la race des Cafres. Lichtenstein énonce l'opinion, partagée par M. Auguste Petermann [2], qu'elle s'étend le long de la côte orientale jusqu'au cap Delgado. Thompson, induit par les rapports qu'il trouve entre leur langue et un vocabulaire apporté d'Anjouan, dans les îles Comores, pense même que l'on peut chercher jusqu'à Madagascar la race qui occupe la Cafrerie. D'autre part, plusieurs passages du dernier voyage de Livingston attestent que les nègres riverains du Zambézi sont distincts des Cafres et que ce n'est qu'à une époque assez récente, que ceux de ces peuples qui habitent la rive méridionale du fleuve ont été asservis par les Cafres nommés Landînes et aussi Banyai, parmi lesquels on a vu beaucoup d'individus couleur de café au lait. Les Macouas, sur la rive septentrionale du Zambézi, sont désignés par le père Léon des Avanchers comme de vrais nègres noirs.

[1] Capt. Alexander, Journ. Geographical Soc. London. Vol. V, part. 2, p. 318, 328.

[2] Mittheilungen, II, 1835.

BETCHOUANAS.

Il existe, à l'ouest de la côte de Natal et derrière les montagnes qui la séparent du fleuve Orange, des peuples intéressants que la plupart des voyageurs rattachent intimement aux Cafres. Nous voulons parler des Betchouanas, Bouschouanas ou Betjouanas (*les égaux*, Livingstone, p. 200). Leurs principales tribus sont les Bassouto ou Bakoni au sud, les Bakalahari ou Betchouanas occidentaux, comprenant les Bamangouato, les Batlapi, les Makololo, les Baquaines, les Mantatis, les Batclapis, Matchappis ou Bachapins, etc.

Ce fut le 25 novembre 1801 que Truter et Somerville arrivèrent pour la première fois à Litakou, la capitale des Batchapins, la première des tribus betchouanas dont on eût connaissance. Ils furent immédiatement frappés de la ressemblance de ce peuple avec les Cafres de la côte, tout en les trouvant plus civilisés, mais moins beaux. Ils avaient les cheveux plus longs et la peau tantôt noire, tantôt brune ou bronzée.

En 1805, Lichtenstein visita les Betchouanas et fit connaître les noms d'un grand nombre de leurs tribus. Toutes, dit-il, ne parlent qu'une langue, qui lui parut pleine, sonore, simple, riche en voyelles et pauvre en diphthongues, comme celle des Cafres Cousa, mais possédant de plus qu'eux la consonne R dont ils font un emploi fréquent. Il signale une ressemblance

entre les racines des langues de ces deux nations. Parmi ces tribus betchouanas, Lichtenstein nomme celle des Macquini (Baquaina), comme fournissant aux autres le fer et le cuivre dont elles ont besoin. Le bronze de leurs ustensiles, analysé per Klaproth, a donné les mêmes proportions que celui des anciens et des peuples aborigènes du Pérou, 0.93 de cuivre et 0.07 d'étain.

L'Anglais Burchell qui vint, en 1812, visiter les Betchouanas, nous apprend que leur langue s'appelle *Sitchouana*, et que le peu de consonnes finales, l'abondance des voyelles et des lettres mouillées, la rendent aussi douce que la plus harmonieuse des langues européennes. Elle n'en est pas moins susceptible d'être parlée avec beaucoup de volubilité, au rebours de celle des Hottentots. Elle diffère beaucoup de la dernière ainsi que des langues parlées au nord de l'équateur et présente, ainsi que l'avait déjà dit Lichtenstein, de l'affinité avec tous les dialectes des Cafres.

Quant aux caractères physiques des Betchouanas, Burchell, qui refuse d'admettre l'origine asiatique attribuée aux Cafres par Barrow, à cause de leur chevelure laineuse, signale leur nez moins épâté que celui des nègres de Guinée, leurs lèvres moins épaisses, le bas de leur figure et leur menton moins étroits que chez les Hottentots. Le missionnaire Campbell les visita en 1814; puis, Thompson, qui trouva les Betchouanas beaux, mais un peu inférieurs aux Ca-

fres en beauté, comme en vaillance, tout en reconnaissant aussi l'affinité de leurs langues.

D'après les informations qu'il reçut des Makololo, Livingstone nous apprend qu'ils classent en trois divisions toutes les tribus de la race des Betchouanas : 1° celles de la côte orientale, depuis les Amakosa ou Coussas jusqu'aux Matebele ; 2° les Bassouto, au sud ; 3° les Betchouanas occidentaux ou Bakalahari, dont font partie les tribus déjà nommées des Barolong, les Bakaa, les Bamangwato, les Batlapi, etc. De toutes ces peuplades, celle qui récemment a le plus attiré les regards de l'Europe par son dévouement à l'égard du voyageur Livingstone, est celle des Makololo. C'est une branche des Bassouto, qui, de la plus méridionale des tribus betchouanas, est devenue la plus septentrionale [1]. Livingstone les dit de la couleur du café au lait. Conduits par Sébitoané, chef de Cafres Mantatis, ils se sont avancés jusqu'au fleuve Zambézi, et s'y sont fait un empire, compris entre le 14° et le 20° de latitude australe, en soumettant les Borotsé ou Barotsé, les Makalaka, habiles bateliers de la rivière Zouga, les Batoka, les Manyeti ou Banyeti, qui sont autant de tribus noires indigènes d'une région fertile et très-arrosée.

[1] Livingstone, p. 218.

DAMARAS.

La dernière peuplade de l'Afrique australe dont il nous reste à parler est celle des Damaras. Ils habitent sur la côte occidentale entre le 20° et le 23° de latitude. Campbell, en 1814, ne donna sur eux que des notions bien maigres et dit qu'ils sont semblables aux nègres de Mozambique par leur langage, leurs lèvres épaisses et leur peau noire.—Ils ont été visités depuis par sir James Alexandre et surtout, en 1851, par M. Francis Galton et par M. Anderson, de qui nous tenons des renseignements beaucoup plus complets. Un même massif de montagnes excessivement arides, qui atteignent la hauteur de 8,000 pieds, et couvrent une surface quintuple de la Suisse, est habité par plusieurs hordes de Boschimans depuis un temps peut-être immémorial; par des Namaquas, qui en ont récemment envahi la partie méridionale; et par les Damaras dont M. Galton dit[1] que leur taille est élevée, leurs traits beaux avec un angle facial de 70°; mais qu'ils sont détestablement corrompus. Par suite de leur faiblesse physique, la moitié a déjà été tuée ou asservie par les Namaquas et le reste le sera aussi. D'après le rapport d'un missionnaire établi chez eux, les Damaras appartiennent à la famille des Cafres ou du moins parlent un dialecte des Betchouanas.

[1] Journ. Geog. Soc. London. XXII, p. 156.

Sir James Alexandre a donné, improprement selon M. Galton, le nom de *Damaras des montagnes* (Hill Damaras) à d'autres nègres qui n'ont rien de commun avec les véritables Damaras. Ce sont les Ghou Damup, dans les montagnes voisines de la côte, et les Soun Damup, leurs parents de traits et de langage, qui vivent au nord-est des Damaras. Ils sont les uns et les autres agriculteurs et partout misérables, soumis aux Damaras et aux Namaquas qui ne sont pas agriculteurs. M. Galton considère en conséquence ces prétendus *Damaras des montagnes* comme les restes méridionaux des Ovampo, nègres noirs, intelligents et agriculteurs, qui auraient été refoulés en partie par les Damaras et les Namaquas venus du sud. Nous nous proposons d'en parler dans la dernière partie de ce mémoire.

AFRIQUE ÉQUATORIALE.

Cette dernière portion, comprise à peu près entre le 10° de latitude septentrionale, le 20° de latitude méridionale, l'Océan Indien et l'Océan Atlantique, forme un tiers à peu près du continent africain. Sur cette vaste étendue de 500,000 lieues carrées planait, il y a vingt ans encore, une ignorance à peu près complète. Aussi devons-nous avouer que, malgré les efforts courageux des explorateurs récents, une lumière encore bien imparfaite éclairera nos jugements.

Les travaux des voyageurs ont attaqué cette masse continentale de quatre côtés différents : 1° le bassin du Nil Blanc au nord; 2° les hauts plateaux, prolongements de l'Abyssinie au nord-est; 3° la côte de Zanguebar à l'est, et 4° le bassin du Zambézi au sud. C'est par ce dernier point que nous commencerons.

Par intérêt pour les progrès de la science géographique, MM. Galton, Oswell, Livingstone et Murray attaquèrent presque simultanément la région la moins connue de l'Afrique. Le premier, M. Francis Galton, pourvu des instruments et des connaissances scientifiques nécessaires pour rendre son voyage utile, et accompagné d'un Suédois nommé Anderson, consacra une partie des années 1850 et 1851 à l'exploration du pays des Damaras dont il donna la première description et dont nous avons rapporté plus haut les détails ethnographiques. Il s'aventura vers le nord, au travers d'un désert brûlant et cependant boisé, jusque chez les Ovampo, dont il visita la capitale et le roi et qu'il considère comme ayant été originairement la souche des Ghou Damup et des Soun Damup connus sous le nom erroné de *Damaras des montagnes*. Ces Ovampo, dont l'accueil fut assez bienveillant, avaient toutes les habitudes et les qualités de la race nègre; ils cultivent avec soin un pays fertile et bien arrosé, couvrent de nombreux troupeaux leurs beaux pâturages et habitent des villages d'une propreté remarquable.

Toutefois, déjà depuis deux ans (1849) MM. Li-

vingstone, Oswell et Murray, après de cruelles souffrances et trente jours passés dans le désert de Kalahari, au nord des Betchouanas, étaient arrivés, le 4 juillet 1849, au bord de la belle rivière de Zouga et l'avaient remontée jusqu'au lac N'Gami, dont elle est un émissaire. Ils y rencontrèrent un peuple nouveau, expert à manœuvrer des bateaux, les Bayèyé ou Bakobas, qu'Anderson a visités en 1853 et qu'il déclare être d'une taille élevée, avec des traits repoussants et une peau de la couleur de la suie foncée. Ce sont donc de véritables nègres, ainsi que les Ovampo, leurs voisins.

Livingstone et Oswell revinrent au lac N'Gami en 1850, et le virent encore dans un troisième voyage où ils visitèrent dans sa résidence de Linyanti le bienveillant Sébituané, roi des Makololo. Ce guerrier, venu de bien loin, à la tête d'une tribu de Cafres Mantatis, nommés les Makololo, avait fondé par les armes un état puissant sur le cours supérieur du Zambézi ou Lyambaye, en soumettant plusieurs nations de nègres indigènes à cette région fertile. Les Makololo, ses frères d'armes, étaient bien de la couleur du café au lait et de véritables Cafres ou Betchouanas, mais tous ses autres sujets, les Barotsé, les Batoka, les Banyeti, étaient des nègres.

Livingstone visita ces peuples dans le quatrième voyage qui l'a illustré. Après le pays des Barotsé il remonta le Lyambaye ou Zambézi dans le pays de Londa. Les habitants s'appellent en conséquence les

Balonda. Ce sont de véritables nègres avec une chevelure laineuse [1] mais beaucoup plus abondante que chez les Cafres et d'une couleur plus ou moins foncée. Rien n'est plus variable que leurs traits et leur teint; tous n'ont pas le nez plat, les lèvres épaisses et le crâne saillant en arrière. « Jamais, dit Livingstone, je n'ai pu croire, d'après ma propre observation, que nous ayons rencontré le vrai type de la race dans ces figures de nègres de convention qui servent d'enseigne à nos marchands de tabac. Dans le Londa, comme partout où la chaleur se trouve combinée avec l'humidité du climat, la peau devient très-foncée, sans être jamais entièrement noire. Chez les plus foncés il y a toujours une nuance de brun. »

« Les Barotsé tuent des serviteurs à la mort d'un roi et cet usage les met véritablement au nombre des peuples nègres, quoiqu'ils ne ressemblent pas plus rigoureusement que les Balonda au type idéal du nègre. »

« Les Batoka ou Batonga, qui ont été soumis par les Makololo sont cruels, et observent la coutume d'arracher à la puberté les dents incisives. Leur langue est un dialecte des autres langues nègres parlées dans la grande vallée du fleuve Zambézi. Quant à leurs traits, ils ont le crâne ramassé, couvert d'une laine abondante; leur nez est plat, leurs lèvres épaisses, et leurs traits tout à fait nègres et dégradés. Toutefois

[1] Livingstone, p. 275, 290, 379, 533, 555, 576, 624.

encore, tandis que ceux des bords du Zambézi sont très-foncés, sur les hauteurs ils n'ont que la couleur du café au lait et de l'olive claire. »

« Les Angolas, de même que les Balonda, sont de vrais nègres, avec les lèvres épaisses, le crâne renversé en arrière, le nez aplati, la chevelure laineuse, et cependant ces traits ne se trouvent pas tous réunis dans un seul individu; car leur teint varie aussi du noir foncé au jaune clair. Tous ont une certaine épaisseur et une certaine proéminence des lèvres, et cependant il n'y a pas de village où des individus ne présentent ce caractère aussi peu marqué qu'il ne l'est chez des Européens. Ils sont tous foncés; mais leur peau présente, suivant les individus, toutes les nuances du noir foncé au jaune clair. Lorsque nous tombons sous l'influence de l'air humide des régions maritimes, nous voyons ces nuances approcher par degrés du noir de toutes les populations côtières. De même encore la forme de la tête et sa toison laineuse, quoique générale, n'est pas universelle. »

« Les Kissama, qui vivent au sud du fleuve Coanza, ont les traits des Boschimans et des Hottentots.— A l'est de la rivière Loajima les indigènes sont d'un olive encore plus clair, avec la chevelure laineuse. »

Le docteur Livingstone ne fait ici que confirmer en détail les observations antérieures d'autres voyageurs. —Selon Lopez, les Mosicongos ou habitants du Congo sont communément noirs, quoiqu'il s'en trouve un grand nombre dont la couleur tire sur l'olivâtre. La

plupart ont les cheveux noirs et frisés; mais il s'en trouve aussi qui les ont roux.—Leurs lèvres ne sont pas grosses et pendantes comme celles des Nubiens, et ils n'ont pas les traits grossiers et difformes des nègres de la Guinée; leur physionomie présente au contraire de l'agrément et de la variété comme en Europe. [1] Suivant le capitaine Tuckey [2], les nègres des bords du Zaïré sont d'une taille moyenne et leurs traits ne sont pas fortement marqués; leur peau n'est pas aussi noire que celle des autres Africains. Beaucoup ont les traits des Européens et une figure assez agréable. Marsden trouve des affinités de langage dans tout le continent depuis la côte de Natal et de Mozambique jusqu'au Congo, et Bowditch dit également que la langue du pays d'Angola est venue originairement de l'intérieur, du pays de Cassanje.

Tandis que la masse centrale du continent africain avait attendu un Livingstone pour s'ouvrir par le sud aux investigations des Européens, elle avait, depuis un assez grand nombre d'années, été visitée du côté septentrional, où le Nil et la recherche de ses sources offraient à la fois des facilités et un stimulant aux voyageurs. — Ce fut en 1827 qu'une première expédition fut conduite par M. Linant sur le Bahr-el-Abyad, le Nil Blanc, et fit connaître sur son bord occidental les nègres Schillouks. L'année suivante le désir d'enlever

[1] Pigafetta, Relazione del realme di Congo, p. 6, 20, 38.
[2] Walckenaer, XIV, p. 556, 54.

des esclaves parmi ce peuple dont la stature est de six pieds, y ramena une expédition égyptienne commandée par un nommé Ibrahim. Il trouva la rive opposée du Nil occupée par les Dinkas, autres nègres dont la langue est presque la même que celle des Schillouks, leurs voisins et leurs ennemis.

En 1840, une nouvelle expédition également entreprise dans un but de brigandage fournit heureusement de riches matériaux à la géographie par l'adjonction de MM. d'Arnaud, Ferdinand Werne et Sabatier. Plusieurs mois de navigation les conduisirent jusqu'au 4° 30' de latitude septentrionale, d'abord jusqu'à l'extrémité du pays des Schillouks et des Dinkas, au delà desquels ils virent les Nouers, les Keks ou Kyks, les Helliabs, les Djours, les Bôrs, puis enfin les Barrys, géants de 6 à 6 ½ pieds de hauteur.

Le baron Müller, qui remonta le Nil Blanc en 1848, remarque que le type tout à fait nègre se présente parmi les peuples riverains dès le 15° de latitude nord, arrive à son développement le plus grand sous le 12° et s'affaiblit dès le 7°, au sud duquel il rencontre des hommes d'une couleur plus claire, dont le corps est mieux formé et l'intelligence plus développée. En effet les Schillouks au sud du Sennaar sont d'un noir d'encre, d'une taille de 6 à 6 ½ pieds avec le nez épâté, la chevelure laineuse, et des jambes courtes. Les Dinkas leur ressemblent. Les Keks sont des nègres pasteurs, chasseurs et pêcheurs, supérieurs en intelligence aux uns et aux autres. Les nègres

Nouers mènent une vie amphibie sur les bords du Keïlak ou Bahr-el-Gazel et, plus à l'est, sur le Sôbat, tributaire oriental du Nil.

Les Schillouks, les Bôrs, les Nouers, les Elliabs, les Dinkas et les Keks, forment une famille de peuples parlant tous une même langue. Plus au sud, entre le 5° et le 4° de latitude, les Bari ou Barrys vivent à l'est du Fleuve Blanc et dans un pays salubre, où ils jouissent d'une vie longue et d'une constitution athlétique. Enfin à l'est de tous ces peuples et à une certaine distance du fleuve, se trouvent d'autres peuples peu connus et qui semblent former la transition entre les peuples nègres et les Gallas de la côte. Ce seraient, en commençant par le sud, les Fadongo que l'on dit olivâtres; les Blidos ou Quendas que l'on dit tantôt *rouges comme les Gallas*, tantôt olivâtres, ce qui est plus probable; les Berrys, distincts des Barrys, qui ont été visités par le missionnaire Vinco et sont voisins des Gallas, sont foncés et bien faits; les Niaghis ou Niaguès, au sud-est des Gallas, qui pourraient être de véritables Gallas.

Entre ces peuples, limite de nos connaissances positives sur le cours du Fleuve Blanc, il reste un espace de cent lieues au nord-est dans la direction de l'Abyssinie, et de deux cents dans la direction de l'est, sur lequel vivent des peuples qui ne nous sont connus que par des rapports recueillis par M. Antoine d'Abbadie, par MM. Beke, Harris, Krapf, Isenberg et par

le moine Léon des Avanchers [1]. Ces rapports établissent que la région encore inconnue dont nous parlons, est en grande partie formée de plateaux salubres, où la pluie et les récoltes se répartissent assez uniformément sur toutes les saisons, et de quelques vallées plus chaudes et plus boisées où naissent les affluents du Nil Blanc. Les esclaves amenés de ces pays sont aussi variés de couleur que les habitants de l'Abyssinie. Quelques-uns, trapus et très-musclés, présentent les traits de la race nègre ; dans quelques vallées chaudes vivent des *Changalas*, c'est-à-dire en toute probabilité des nègres payens, pasteurs, nommés Souro. Mais la plus grande partie des plateaux paraît être occupée par des races blanches, olivâtres ou rougeâtres, à cheveux longs, de la race des Gallas ou de celle des Abyssiniens. Tels sont les Boren Gallas, les Rendilé-Gallas, les Elgog, les Barratatra-Gallas, les Wardai-Gallas, les Dana-Gallas, les Janjero.

Ce qui rattache encore ces peuples lointains à une origine asiatique, est que le christianisme paraît avoir été professé et l'être encore peut-être chez plusieurs d'entr'eux.

La côte orientale de l'Afrique enfin, présente une base pour l'exploration de l'intérieur dont se servit dès 1797 et 1799, Lacerda, gouverneur portugais de

[1] Bulletin Soc. Géog. Paris, Mars 1859. — Nouv. Ann. des Voyages, 1845. II, p 113.

Tété; il s'avança au nord-ouest jusqu'à sept journées en deçà de la ville de Lucenda, capitale d'un prince nommé Cazembé. Il mourut, mais ses papiers furent rapportés par un jésuite, son compagnon, qui mourut lui-même, et ils furent perdus. Depuis lors, le Cazembé a été visité par Peirero et par Monteiro. Candido de Tété a visité le grand lac Nyanja. En 1823, deux jeunes officiers, envoyés par le commodore Owen, trouvèrent également la mort causée par l'insalubrité du climat, dans un voyage qui ne fut pas poussé au delà de Tété sur le Zambézi. — En 1831, le major Gamitto, entreprit un voyage dans la même direction [1]. De 1843 à 1849, l'établissement des missionnaires Krapf, Isenberg et surtout Rebmann dans les districts montagneux voisins de Mombas et de la côte orientale, contribua puissamment à en faciliter l'exploration et fit connaître l'existence des plus hautes montagnes de l'Afrique. En 1852, l'arrivée à Benguela de trois Maures partis de la côte orientale, en traversant à moitié chemin le grand lac de Tanganyika, montra que ce continent est loin d'être *impénétrable*, même dans sa plus grande largeur, et encouragea l'expédition mémorable et encore récente (1858) des capitaines Richard Burton et Speke, auxquels est due la découverte des deux lacs les plus vastes que recèle probablement l'intérieur de l'Afrique.

[1] Desborough Cooley, Inner Africa, p. 144.

On doit au commodore Owen, lors de son exploration des côtes de l'Afrique en 1822 et 1823, la connaissance des Sohaïlîs. Le lieutenant Émery[1] dit qu'ils ont dû avoir le teint aussi clair que les Arabes dont ils ont les coutumes, la religion, mais qu'ils surpassent en activité. Il remarque que chez eux les hommes les plus âgés ont le teint le plus clair, et il explique ce fait par la tradition suivante et très-fondée en fait. Les Sohaïlîs, maintenant habitants de la partie du Zanguebar au sud de Mombas et de quelques villes de l'intérieur, ont été chassés par les Gallas des portions plus septentrionales de cette côte. Leurs villes maritimes en ruines en font encore foi, et la plus méridionale des tribus Gallas arrive jusqu'au nord de Mombas. Pour arrêter cette invasion les Sohaïlis eurent recours à la nation noire des Wanikas, et les alliances matrimoniales contractées depuis lors avec ces alliés ont tendu à altérer sensiblement leurs traits et leur teint. A l'époque où M. Émery était gouverneur de Mombas, les Sohaïlis agriculteurs étaient très-pauvres. Aujourd'hui MM. Burton et Speke les ont rencontrés en grand nombre dans l'intérieur et jusqu'aux grands lacs où ils s'enrichissent par leur activité et par le commerce qu'ils font concurremment avec les Arabes.

Les Wanikas ou *Gens du Désert*, leurs voisins, habitent à quelques lieues dans l'intérieur des terres. Ils

[1] Journ. Roy. Geog. Soc. London. III, p. 280, 281.

sont d'origine nègre, mais très-mêlés de sang sémitique et n'offrent pas l'apparence d'une race dégradée. Cette double origine se trahit dans une réunion de traits arabes pour la partie supérieure du visage avec une physionomie nègre depuis les yeux en bas. Comme les Gallas et les Somâlis ils ont le crâne pyramidal, ovale, aplati sur les côtés et là où les phrénologues placent le siége de la moralité; leur chevelure est longue, pendante et raide; leur front est haut, large et saillant; d'autre part ils ont la face assez large et plate, avec des pommettes très-saillantes, le nez, les mâchoires et les lèvres des nègres. L'ensemble de leur corps présente les mêmes contrastes; le torse est d'un Arabe et les jambes d'un nègre. Chez les femmes, une tête dont les traits sont repoussants est portée sur un corps d'une admirable beauté. La peau est chocolat et n'est noire que dans les cas où la mère était une esclave noire des contrées plus méridionales.

Dans le pays montueux et froid qui s'élève à l'ouest des Wanikas vivent les Ousambara, homme trapus et de taille peu élevée avec une peau d'un brun clair et un grand mélange de sang arabe. — A l'ouest des sommités neigeuses du Kilimandjéro vivent les Masaï, pâtres de belle taille et de couleur foncée, semblables aux Somâlis, mais redoutés par leurs brigandages.

Depuis la côte jusqu'au bord oriental du grand lac Tanganyika MM. Burton et Speke ont trouvé le pays exclusivement peuplé de nègres, et ils déclarent en même temps que les habitants des îles de ce lac sont

grands et ne diffèrent pas des Cafres, ayant le nez plat, les cheveux laineux et frisés, toutefois avec des lèvres épaisses.— Ils ont remarqué que, parmi tous ces peuples, les plus foncés sont les agriculteurs vivant exclusivement des produits de la terre, tandis que dans le teint des Wazaramo et des Ugogo, peuples guerriers nourris de viande, le noir est plus clair et invariablement mêlé d'une nuance rougeâtre.

Cette observation corrobore celle de M. d'Abbadie et nous amène à résumer la longue suite des détails que nous avons présentés sur toutes les nations connues de l'Afrique. Le type nègre, tel que nous nous le représentons, n'existe d'une manière absolue à peu près nulle part que sur les côtes de la Guinée et sur le Nil Blanc. Partout ailleurs il n'est qu'un fait exceptionnel, et la plupart des nations lui échappent tantôt par la couleur de la peau, tantôt par d'autres traits physiques, de manière à former une multitude d'échelons créés par la sécheresse ou l'humidité du climat, par le froid ou la chaleur, par le séjour de la plaine ou des montagnes, par l'alimentation végétale ou animale, par des croisements, jusqu'aux nations chez lesquelles se révèlent d'une manière incontestable le type et l'origine asiatiques et qui occupent encore une immense portion du continent de l'Afrique. Les îles échappent plus encore que le continent au type africain. C'est parce que ce fait est reconnu pour les Comores, les Canaries, Madagascar et Socotra que nous nous sommes abstenus d'en parler.

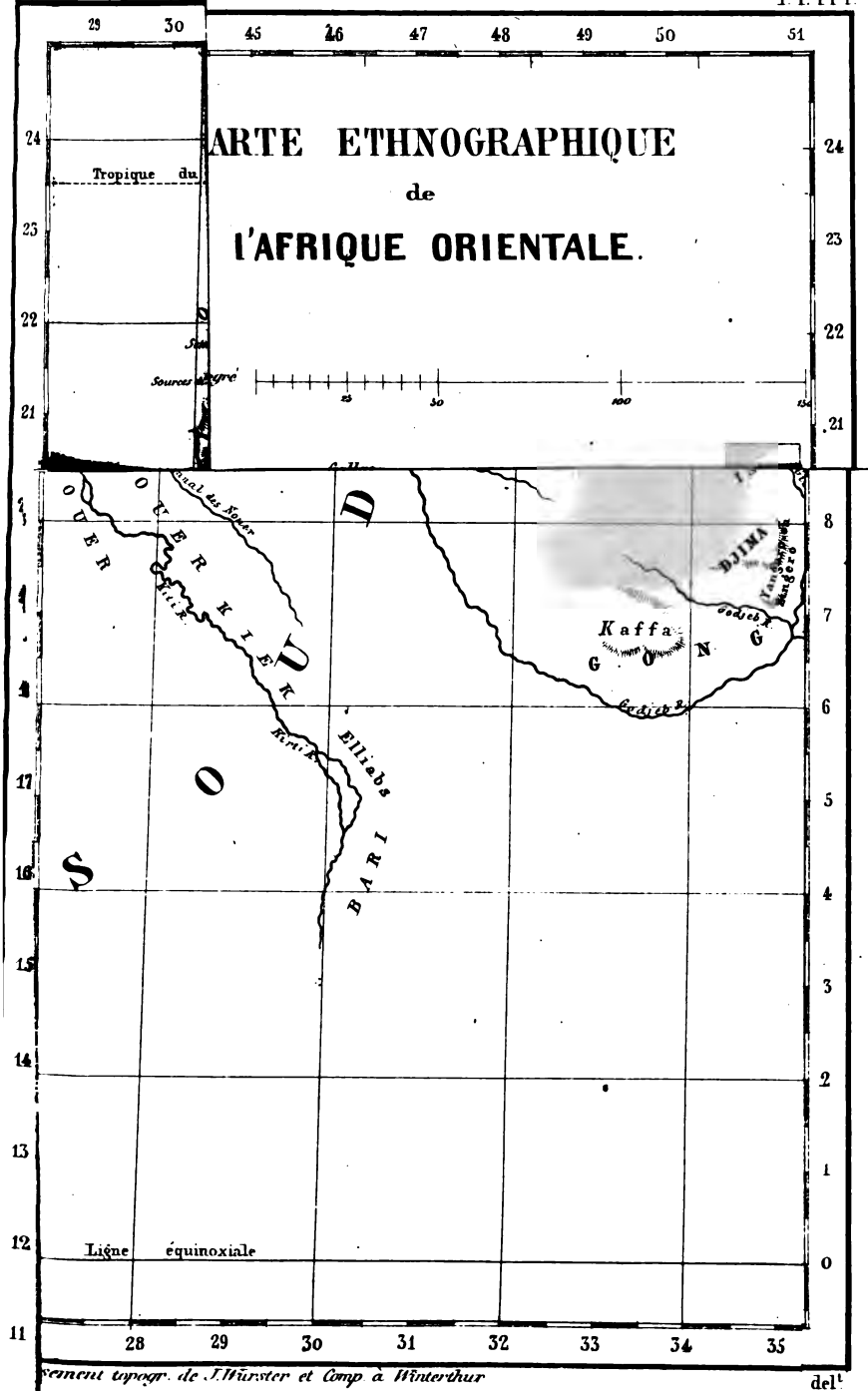
Loin de nous l'idée de présenter ici une classification des nègres; puisqu'en bornant notre travail à une tentative de délimitation nous avons vu ce but s'éloigner de nous à mesure que la connaissance de l'Afrique fait des progrès. Lorsque nous voyons l'Anglo-Américain différer déjà de la souche d'où il est sorti, et même l'Anglais d'Australie se distinguer de ses ancêtres par quelques traits physiques, tels, par exemple, que l'absence du mollet, faut-il s'étonner si les peuples étrangers à une civilisation qui semble tout égaliser, restent entièrement soumis à l'influence d'agents extérieurs par lesquels ils sont profondément modifiés.

P. CHAIX.

Société de Géographie d

T. I. Pl I.

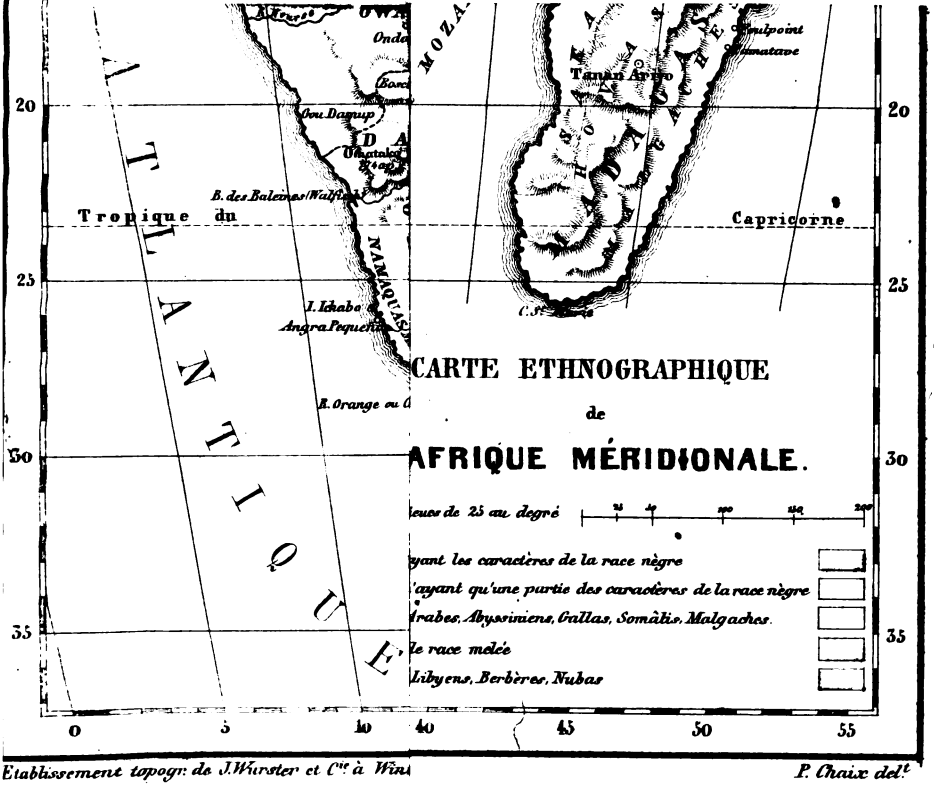
CARTE ETHNOGRAPHIQUE
de
l'AFRIQUE ORIENTALE.

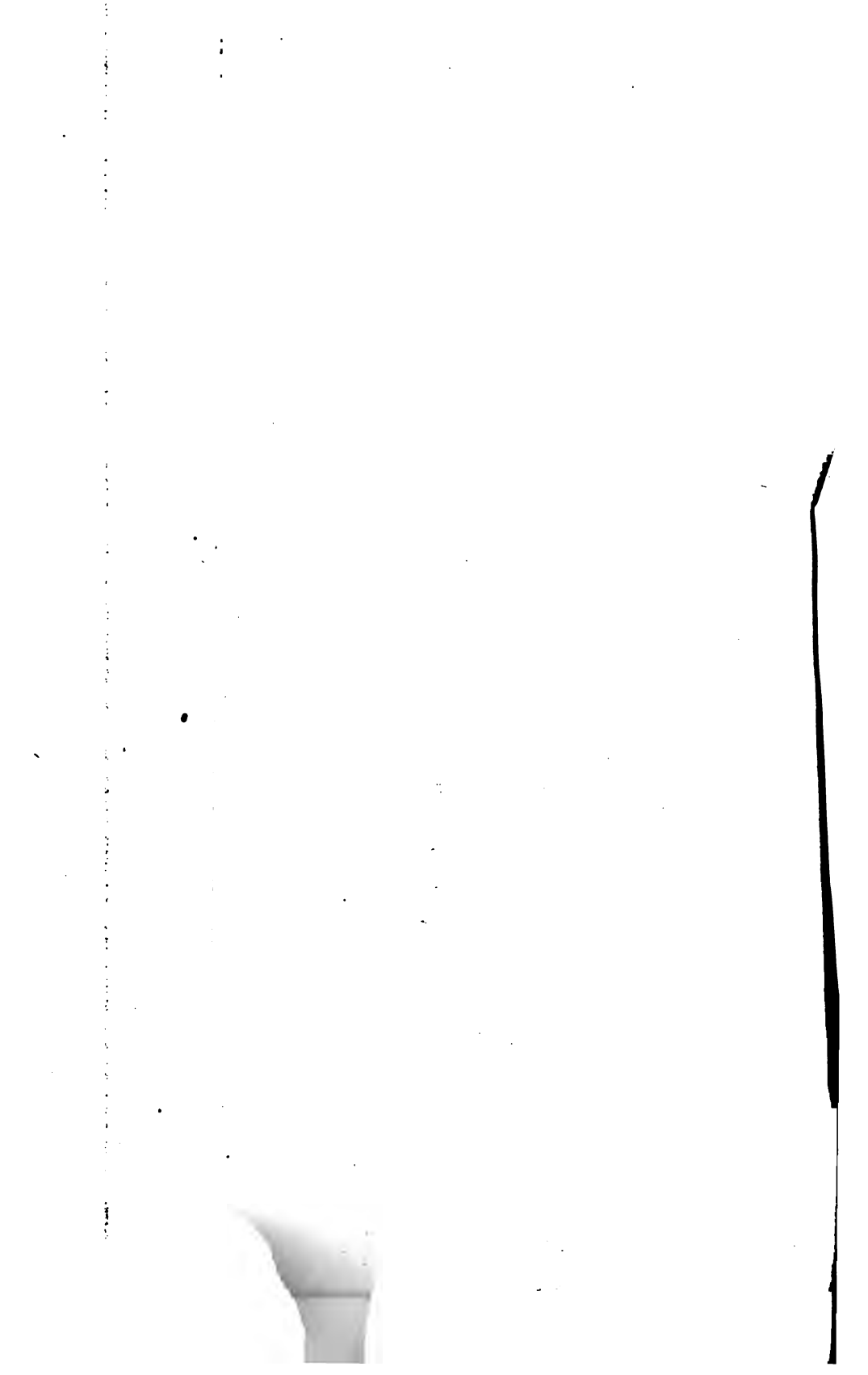


Imprimerie topogr. de J. Wurster et Comp. à Winterthur

del.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE
de
L'AFRIQUE OCCIDENTALE.
Echelle, en Lieues de 25 au Degré
25
50
75
100
Peuples avec tous les traits de la race nègre
Peuples imparfaitement nègres
Peuples libyens ou berbères
Peuples de la race mélangée
Peuples arabes, Choua Daghanas
MGHADS
AREGS
Tintelloust, anc.t Tadmekka ?
AHIR ou ASBEN
Agades
DAMERGOU
TIBOUS ou TIDAS
Bilma
KANEM
Mao
Lac Tchad
Fittri
Zinder
MANGA
Katsina
Kano
Katagoum
Koma dougou
Waubé
Birnie
Koukawa
BORNOU
Gamergou
Choua Daghana
Karnak Logone
Maseña
BEGARMI
MARGHI
Mora
Yakoba
EGZEG
FUMBINA
Yola
Hamarruwa
Mt Atantika
ADAMAWA
Fanda
DOMA
Benoué
KOROROFA
Idda
Mts Camarones
12911 pieds
Clarence
Fernando Po
Pic de Clarence
IAFRA
Paul Chaix del.t



Etablissement topogr. de J. Wurster et Cie à Win...

P. Chaix del.